

# ***MISSIONNAIRES DES SACRÉS CŒURS***

## **La spiritualité des sacrés cœurs**

**1909 - 2009**

**Au centenaire de la mort du Père Joaquim Rosselló i Ferrà**

**Articles sur la spiritualité des Sacrés Cœurs  
écrits par les membres de la Congrégation**

## INDICE

- ✚ **Qu'attendons nous de la spiritualité du cœur,**  
*par André Mujiyambere, msscc ..... p. 3*
- ✚ **Expérience samaritaine et miséricorde prophétique,**  
*par Bartomeu Bennássar, pbro..... p. 8*
- ✚ **De la dévotion à la spiritualité**  
*par Manuel Soler Palà, msscc ..... p. 23*
- ✚ **Clés pour comprendre la spiritualité du cœur de Jésus,**  
*par Manuel Soler Palà, msscc ..... p. 28*
- ✚ **O. Romero et la spiritualité du cœur**  
*Par Jaume Reynés, msscc.....p. 31*
- ✚ **Le nouvel visage de Marie**  
*Par Jaume Reynés, msscc.....p. 43*
- ✚ **Le cœur et l'épée**  
*Par Jaume Reynés, msscc.....p. 48*

# QU'ATTENDONS-NOUS DE LA SPIRITUALITE DU CŒUR?

## 0. Introduction

Qu'attendons-nous par la spiritualité du cœur ? Je pense que l'apport qui m'est demandé ne consiste pas à répéter ce qui a été dit et mieux dit par les autres ni à vous redire les discours déjà connus. Je ne voudrais cependant pas prétendre être original ou innovateur ; je voudrais seulement partir de mon expérience personnelle, du milieu où je vis pour vous présenter ce que j'entends par la spiritualité du cœur. C'est donc une sorte de convictions que je vous partage ; des rêves qui m'animent et m'habitent. C'est donc une vision située, qui ne prétend pas épuiser toute richesse contenue dans la spiritualité du cœur.

## 1. Définition

Par la spiritualité, je comprends une motivation ou des motivations qui imprègnent la vie, les projets et les engagements. C'est donc une force intégrante et constitutive de toute la vie personnelle ; une sorte de mystique. La spiritualité, tel que nous l'entendons, est un mouvement qui porte notre vie, ce dont s'inspire l'action, qui la porte et l'oriente. Dans ce sens, la spiritualité du cœur est la somme ou l'ensemble des valeurs qui nous font ressembler le plus à la personne de Jésus, à son cœur. Ces valeurs sont aussi vécues comme une réalité communautaire, une sorte de conscience et de motivation d'un groupe donné. La référence sera évidemment notre groupe, notre Congrégation. Notre compréhension de la spiritualité du cœur intègre des gestes concrets, des actions pratiques. En outre l'aspect personnel se conjugue avec l'aspect communautaire et social, car il n'est pas question d'une spiritualité uniquement personnelle, mais une spiritualité partagée, qui cherche à opérer un changement dans sa propre vie en tenant compte de la complexité des relations interpersonnelles.

Ainsi comprise, qu'attendons-nous de la spiritualité du cœur ?

## 2. Une spiritualité fondée sur la miséricorde

La spiritualité du cœur est celle qui prend sa source d'inspiration dans le cœur de Jésus. Dans ces derniers temps, la christologie a corrigé une certaine tendance qui voulait voir dans la mort de Jésus une certaine fatalité. Dans ces derniers temps, la mort de Jésus est plus vue, comprise comme une mort par amour à son Père, par fidélité à sa mission. La mort de Jésus est donc un aboutissement d'une vie cohérente et fidèle. C'est toute la vie de Jésus, sa vie terrestre qui offre une clé de lecture et de compréhension à sa mort.

Dans cette logique, nous pouvons affirmer que le cœur de Jésus n'a pas été transpercé par hasard. Mais il l'était déjà dès son vivant, par sa compassion pour les malades et les affamés, par ses choix en faveur de la défense de la vie et de la justice.

La miséricorde est donc cette capacité d'être mu par la charité, par le bien d'autrui. La détresse de l'autre touche mon cœur, émeut mes entrailles. Elle s'oppose à l'indifférence, à l'égoïsme, à l'intérêt personnel, à la réalisation personnelle au détriment de l'autre, des autres. La miséricorde envisage une réussite commune, une victoire de tous. Elle loin sentimentalisme, de vœux pieux. Elle n'est une agitation pieuse en faveur des pauvres. Affirmer la spiritualité du cœur c'est accepter d'être interrogé sur ses propres motivations : les motivations de ses actes, de son agir, de ses actions.

Si nos activités ne sont pas mues par la charité, l'amour gratuit et désintéressé, signe que la spiritualité du cœur a peu de prise sur notre vie. L'on ne peut, par ailleurs, se faire illusion d'être charitable, désintéressé et gratuit. Il faut être réaliste et reconnaître nos infidélités, mesquineries et péchés. Mais, loin de nous résigner, et nous décourager, la spiritualité du cœur

permet un examen de conscience et découvre que plus on s'éloigne de Jésus, plus celui-ci se fait proche de nous pour nous racheter. La spiritualité du cœur devient alors cette instance critique de notre vie tant personnelle que communautaire ou congrégationnelle.

On ne peut parler de la spiritualité du cœur sans parler du pardon. Avant de penser au pardon pour les autres, peut-être faut-il envisager sérieusement le pardon à soi-même. Pour plusieurs il leur est difficile de se pardonner à eux-mêmes, de se pardonner ses erreurs et ses égarements pour reprendre le chemin de la conversion. Quelque fois c'est ce pardon accordé à nous-mêmes que l'on donne aux autres ; et c'est dans la mesure que je me pardonne que je pardonne aux autres aussi. Car miséricorde sans pardon est une illusion.

Si dans notre vie, dans nos activités, il n'y a pas de charité, d'amour gratuit et désintéressé, c'est que la spiritualité du cœur occupe peu de place dans notre vie.

En effet, elles l'instance critique de notre vie tant personnelle que communautaire ou congrégationnelle. On ne peut pas parler de la spiritualité du cœur sans parler du pardon. Avant de penser à pardonner aux autres, la spiritualité du cœur nous invite et nous interpelle à pardonner d'abord pour pouvoir accorder le pardon aux autres. Car on ne donne pas ce qu'on n'a pas. A plusieurs, il nous est difficile de nous pardonner à nous-mêmes, à nous accepter dans nos faiblesses, dans égarements et erreurs pour reprendre le chemin de la conversion. La miséricorde sans pardon est illusoire et trompeuse.

Aussi la réconciliation trouve-t-elle sa place dans cette spiritualité. Le pardon conduit à la réconciliation. Cependant il ne faut pas être dupe, force est de reconnaître qu'on ne vit pas toujours toutes ces valeurs. Peut-être faudra-t-il demander au moins le don des larmes pour pleurer sur nos manquements et misères ! C'est la prise de conscience qui peut nous faire avancer.

### **3. Une spiritualité incarnée**

La spiritualité du Sacré Cœur a été longtemps confinée dans des dévotions avec ses pratiques. Et pourtant à y voir de près, la tradition de l'Eglise, les témoins de cette spiritualité, la Bible comme base et fondement de cette spiritualité, l'on se rend compte qu'il est question d'une spiritualité incarnée, c'est-à-dire, une spiritualité qui n'est pas passive, mais active et fondée sur une expérience forte de prière, une rencontre profonde avec le Seigneur.

Cette spiritualité s'engage, elle prend forme une forme concrète d'engagement en faveur d'une classe d'individus historiquement marginalisés. Ici le discernement est capital ; car on risque d'être à la merci des idéologies. C'est l'expérience d'une prière, le dialogue avec Dieu que cette spiritualité peut choisir d'une façon privilégiée et non exclusivement son champ d'action apostolique.

Il ne faudra pas s'attendre à ce que l'engagement soit toujours et partout la même. Malgré l'illusion que provoque ou génère la mondialisation, le monde devient un village pour les nantis qui ont les moyens. Il y a toujours des collines et des vallées oubliées par la globalisation. Et l'Esprit du cœur du Christ nous y enverra si réellement nous sommes à son écoute.

### **4. Une spiritualité libératrice**

Puisqu'elle est intégrale, la spiritualité du Sacré Cœur est libératrice. Elle libère des peurs, des phobies, des fausses images de Dieu. Le visage de Dieu que nous transmet la Bible - au moins certains textes relatifs à l'amour miséricordieux de Dieu- et contenu dans cette spiritualité, est l'image d'un Dieu passionnément aimant et pardonnant ; un Dieu patient à l'infini. Mais cette image ne doit pas être caricaturée ; le Dieu bon et miséricordieux est aussi le Dieu responsable, exigeant, fidèle à son alliance.

La spiritualité du Sacré Cœur bien comprise, bien vécue nous libère de nos égoïsmes, nous décentre de nous-mêmes pour nous centrer sur le Cœur du Christ, sur le service aux autres. C'est un amour oblatif auquel nous invite et nous renvoie la spiritualité du Sacré-Cœur. Cependant, cette libération n'est pas automatique. Elle exige une formation et auto-formation continues, une oreille attentive, un cœur sensible au quotidien pour élargir notre vision et compréhension de Dieu et pour confronter notre vision et compréhension à la réalité. Une étroite compréhension de Dieu réduit le visage de Dieu à sa mesure.

La spiritualité du Sacré Cœur, dans son aspect libérateur, nous pousse aussi à l'optimisme, à l'espérance, à voir le monde, la société et les autres avec les yeux du Cœur de Jésus. Au delà des guerres, des conflits, des infidélités qui se lisent dans les pages de la Bible, un regard attentif à l'amour miséricordieux de Dieu découvre un optimisme effrayant ; un amour qui attend l'homme et qui ne désespère jamais de lui. Comme elle prend racine dans le Cœur du Christ, cette spiritualité est nécessairement optimiste, confiante et joyeuse.

### **5. Une spiritualité intégrale et intégrante**

Il nous est tous connu que, dans la Bible, le cœur renvoie surtout à la personne même du Christ, pris dans son intégralité. La spiritualité du Sacré Cœur englobe aussi toutes les dimensions de l'homme ; elle n'est pas enfermée dans l'intimité du cœur ; elle ne se réduit pas aux sentiments.

La spiritualité du Sacré Cœur pénètre toute notre vie, intègre tous les éléments et composants de notre vie spirituelle. Elle n'est pas exprimée dans quelques occasions, ni exprimées seulement par quelques dévotions. Mais elle est la source qui alimente la vie, le moteur qui expulse nos actions. Elle suppose une vie unifiée et contribue à son unification par les orientations qu'elle lui marque. Il n'y a de spirituel que l'intégral. C'est pourquoi la dichotomie entre l'esprit et le corps, l'action et la contemplation est dépassée. Car, on ne peut pas parler de l'un sans parler de l'autre. Vécue intégralement, la spiritualité du sacré Cœur n'a pas besoin d'autres spiritualités complémentaires, parce qu'elle remplit la vie et comble toutes ses aspirations.

### **6. Une spiritualité de joie**

Certains livres sur la spiritualité du Sacré Cœur présentent une vision triste et pâle. Un Christ toujours offensé par nos péchés, un Christ abandonné qui a besoin de notre réconfort et consolation. Cette vision me semble réductionniste, partielle et partielle ; à la limite erronée. Si le monde a été consacré au Sacré Cœur de Jésus, ce n'est pas à la tristesse, mais à la joie et au bonheur qu'il a été offert et qu'il est invité à intégrer et à vivre. Il n'est pas question du romantisme, mais d'un dynamisme qui veut transformer le monde, assumer toute la réalité de l'humanité.

La libération des pauvres a fait son entrée dans la spiritualité du Sacré Cœur et a trouvé un terrain fertile d'accueil. Or, s'il y a un lieu où se vit et s'exprime la joie de vivre et non d'avoir ou de dominer est bel et bien chez ceux qui ne sont pas encombrés de biens matériels ; chez ceux qui ne possèdent pas beaucoup, mais qui savent jouir de la vie, de ses détails quotidiens, de la solidarité.

La joie serait un thermomètre de la vivacité de la spiritualité du Sacré Cœur. Sommes porteurs de joie ? La spiritualité du Sacré Cœur donne-t-elle de la joie profonde à notre vie ?

### **7. Une spiritualité 'martyriale'**

Un élément constitutif de la spiritualité du Sacré Cœur est l'aspect 'martyriale', c'est-à-dire l'aspect testimonial. Cet aspect du martyr appelle/fait référence au témoignage, à la fidélité à l'engagement quotidien. Ici, il n'est pas question des actes de bravoure -bien qu'ils ne soient pas exclus-, ou de la foi qui transporte et déplace les montagnes, mais de la qualité d'une vie

cohérente, fidèle à l'engagement quotidien ; la qualité d'une vie constante, exigeante et cordiale. Quand les fruits ne sont pas évidents, quand le progrès spirituel n'est toujours senti, la tentation est grande de faire des œuvres titanesques. Mais, il me semble, dans cette spiritualité, compte plus la constance, la fidélité et l'humilité, l'engagement.

Ceci fait appel à l'autre sens du martyr, à savoir l'oblativité et le désintéressement. Le martyr est celui qui renonce à lui-même, à sa vie pour une valeur plus haute, pour une cause noble, bénéficiaire à un plus grand nombre. Il y a donc l'aspect d'une solidarité affective avec un plus grand nombre de personnes. Cet aspect de martyr est comme « un feu sous les cendres » qui ne s'éteint jamais et près à être rallumé au souffle de l'Esprit.

Cet aspect est l'antidote du dolorisme et du spiritualisme ; car il est dynamique, même contestataire et critique.

### **8. Une spiritualité fondée sur la prière**

Il semble une tautologie parlée d'une spiritualité fondée sur la prière. Car cela va de soi, s'il n'y a pas de prière, on ne parlerait pas de la spiritualité. C'est vrai, mais je voudrais dénoncer une fausse illusion comme du fait qu'étant prêtre, profès, ayant été appelé par Dieu à la suite de son Fils, la prière est comme facultative. L'on suppose ou l'on se convainc que tout ce que l'on fait est prière. Cette spiritualité du cœur a comme élément dynamisant une rencontre forte avec le Seigneur, et suppose des moments réguliers de prière, de contemplation. La spiritualité du cœur donne un 'plus', il ne suffit d'être bon et gentil, faire ce qui est exigé ou demandé. La gratuité, la prière, la rencontre avec le Seigneur est primordiale. Car c'est à ce moment là que s'opère le dialogue de notre vie, de notre cœur avec le cœur du Christ et même la confrontation. La prière est quelque fois un combat, tel Jacob qui lutta avec un inconnu toute la nuit. Ne pas avoir peur d'engager ce combat relève de cet esprit de courage, d'accepter perdre pour que gagne l'Autre.

L'on ne doit pas penser que cette spiritualité fait de nous automatiquement de grands priants, des hommes de prière, bons et gentils. Peut-être elle fera de nous des hommes réalistes, et nous rendrons cette spiritualité vivante et dynamique.

On aimerait souvent être un homme de prière pour pouvoir prier, un homme riche pour pouvoir faire de la charité, mais l'expérience nous montre que le chemin se fait en marchant ; car c'est en forgeant que l'on devient forgeron.

Alors, parler de la spiritualité du cœur qui ne puise pas de la source de la prière et de la rencontre avec le Seigneur, résulte d'une illusion, un mensonge.

D'après mon expérience, il nous faut apprendre et réapprendre à rencontrer le Seigneur dans le silence, dans le désert, dans l'écoute de sa Parole. Quand on manque le temps de la prière, c'est l'unité de ma vie qui en jeu. D'autres choses ont pris et prennent la place de Dieu dans ma vie.

### **9. Une spiritualité contemplative**

La spiritualité du cœur est une spiritualité qui découvre la présence de Dieu dans l'histoire personnelle, dans notre société. Bien qu'elle soit historique, l'incarnation du Fils de Dieu a laissé des traces dans l'humanité. La spiritualité du cœur nous pousse à reconnaître des signes d'espérances, des signes de joies, de rencontres du divin avec l'humain dans notre histoire. Elle nous invite à trouver des lieux de révélation du divin dans l'histoire personnelle et communautaire. Le premier lieu de la révélation de Dieu est notre frère. Celui avec qui je vis. Ce frère à travers lequel Dieu se manifeste /dont le visage manifeste Dieu ne se présente pas toujours à moi tel que je le voudrais. Le plus grand défi est celui d'oublier mes frères de la communauté au profit/en faveur d'autres frères occasionnels avec qui je travaille au collège, à la paroisse, etc. En Afrique, la menace de la 'fraternité congrégationnelle ou communautaire' est le fait de ne jamais couper le cordon ombilical qui nous rattache à nos familles biologiques, à nos

frères de tribus, de race, du village. Assumer la 'fraternité congrégationnelle', 'joachinienne' ne va pas de soi. Mais sans cela, tout ce que nous professons reste de bonnes paroles. La contemplation dans la spiritualité du cœur, à ma façon de voir, inclut absolument la contemplation de Dieu à travers le respect de mon frère, les soucis et la préoccupation à l'égard de mon frère.

L'autre lieu de la révélation du Cœur de Dieu est notre histoire personnelle, communautaire et congrégationnelle. Je pense qu'il ne nous est pas familier de voir notre communauté, notre Congrégation comme un lieu de la présence divine, un lieu de la présence du Cœur Sacré de Jésus. Et ce n'est pas par principe, mais par mégarde, par manque d'attention. Et pourtant, c'est là notre Horeb, notre Jourdain, notre Sinäi et quelque fois aussi notre Gethsémani. C'est justement dans ses joies et peines partagées, assumées ensemble, que l'on grandit. Les difficultés sont souvent des sources de croissance, et révélatrices de nos fragilités et de la puissance divine. C'est vrai que l'autre peut être l'enfer, peut me chosifier, mais aussi il est le passage le chemin qu'emprunte Dieu pour arriver jusqu'à moi. 'L'ennemi n'est pas très loin : il est dans la communauté, il est la personne qui est ma liberté en danger et que je ne supporte pas' (Jean Vanier).

**André Mujiyambere, msscc**

# VIVRE EN SAMARITAIN, MISÉRICORDE PROPHÉTIQUE ET AMITIÉ INTIME

I. L'HOMME ATTAQUÉ ET AGRESSEUR, FORCÉ ET VIOLENT, POURRI ET CORRUPTEUR.

## 1. Description et conséquences.

L'homme actuel présente des traits qui le définissent comme un être attaqué et agresseur à la fois, discriminé et discriminatoire, opprimé et oppresseur, réprimé et réprimeur. On peut aussi dire de lui qu'il est négociant et compétitif, *intéressé*, c'est à dire, qu'il n'offre rien à change de rien; pour lui tout a son prix; quand il ne peut pas en tirer un bénéfice, pour lui rien ne vaut rien; il pratique le *tu vaux ce que tu as*.

La débordante soif du pouvoir, de l'argent, de la réussite, et l'angoisse du matérialisme (d'une façon, disons-le, brutale) détruit la personne, les relations interpersonnelles, les tâches sociales et politiques plus nobles, enfin, la nature même, jusqu'à la dépecer. L'abus de tout et du tous dans tous les sens, ouvre la porte à toute sorte de corruption, fraudes, tromperies, spéculations...

Pour arriver à ce point il faut enjoliver les apparences (et les présentations), la façade, le polymorphisme. La personne perd son monde intérieur, le *dedans*. Perd aussi le Sud, le point de départ pour ne pas perdre le Nord, le bon sens. Malgré tout, on conserve encore les apparences de la gent du bien, de la gent sur laquelle on n'a pas perdu la confiance.

## 2. L'homme-loup et sangsue.

Toutes ces constatations nous portent à assurer que l'homme qui présente ses caractéristiques, plus fort, ignoble, qui profite des autres, est un vrai loup pour les autres; est la sangsue qui suce la vie, jusqu'à la dernière goutte, du n'importe qui et n'importe comment. On se trouve dans une société cruelle, dans un monde inhumain. Piétiner, étrangler, saigner... C'est la guerre des entreprises, des août-charges des institutions. Voilà le champ de campagne: des morts, des blessés. Tout le monde malmené et vaincu. Les vainqueurs, (les tout-puissants, les nôtres) peuvent continuer à augmenter leurs victimes. Phobies, aines, vengeances. Aire nauséabonde. Un monde irrespirable, un monde inhabitable.

Le système économique, social, politique et cultural est, par définition, seulement commercial et compétitif. Il n'existe autre perspective que ne soit le bénéfice, réservé à soi-même, la réussite personnelle. Le système fonctionne d'accord aux mérites acquises, au degrés, à la carrière, aux protectionnistes. Ça comporte le piétiner, abuser, détruire, escalader, s'en profiter, passer sur des cadavres, pas avec des grands souliers, mais avec de gants blancs. Ça veut dire installer la culture de celui qui passe devant tous les autres, du plus rusé, du plus fort et du plus sans-conscience morale.

Où est-ce qu'elle est allé finir l'amabilité? Et la bonté? Et la gratuité? Et la gratitude?

## 3. La déficience des *hommes de bonne volonté*.

On trouve à manquer la sensibilité humaine, profonde, créative, sensitive, fiable, émue. On peut encore trouver des *hommes de bonne volonté*? Sommes-nous encore, les uns pour les autres, une présence bienveillante et agréable? La réponse, maintes fois est négative. Ils nous manquent des expériences essentielles humaines (et divines) de gratitude et de gratuité (merci! pour la merci). Les expériences paisibles et agréables souvent nous manquent: expériences symboliques, de sacrement, le contacte directe avec la nature, avec la beauté, avec l'harmonie de l'art, de la poésie et de la musique, la contemplation d'autant de mystères et du Mystère.



## II. L'HOMME RÉTABLI: COMPATISSANT, MISÉRICORDIEUX, SAMARITAIN, AMI.

Pour la guérison de cet homme il faut chercher la thérapie dans une nouvelle sensibilité compatissante, miséricordieuse, samaritaine, inclusive. Aussi dans les grades fondamentales du sacrement central, l'Eucharistie: la gratuité et la gratitude. La table amicale, inclusive de tous et qui reste préparée pour combler les nécessités du corps et celles de l'esprit. Il faut mettre sur la rue le Dieu bon et ami... pour guérir les actuelles plaies et les blessures de l'humanité mortifiée.

### 1. Vie et don.

Entendre et vivre la vie comme un don et une grâce est le meilleur antidote, la meilleure médecine contre le monde violent. Violence engendrée par la volerie des uns aux autres, et pour la cupidité toujours croissante et sans limite. L'avidité et convoitise, le désir inapaisable des choses, du encore du plus, cause des guerres, des homicides, des violences et meurtres. La cupidité équivaut à la mauvaise racine, à l'herbe méchante pour la cohabitation. Si non extirpe ce cancer, il finira par tout corrompre. Il est mortel.

Le bistouri, la médecine, la thérapie, est le don, la gratuité. Personne a un amour plus grand que celui qui donne sa vie pour tous ces amis.

Vivre comme un don, comme un cadeau, comme une concession, signifie: se trouver et vivre là où on est en jeu le sens de la vie et le destin pour survivre. L'être ou pas être, vivre ou mourir, continuer à respirer ou se suicider, la dignité ou l'absurde. Vivre comme un don équivaut à donner la vie gratuitement, à exercer la miséricorde et le pardon sans aucune condition, à vivre tout en greffant la joie et l'avenir, à travailler et lutter pour que tous puissent s'asseoir à table.

Nous croyons qu'il existe un chemin apte pour conjurer la violence, l'agressivité et la mort qui menacent la communauté et l'homme. Et si quelqu'un donne sa vie (et tant mieux s'il y n'y a beaucoup!); si nous donnons notre vie. Pourquoi arracher la vie aux autres, ou la blesser? Pourquoi l'attaquer ou la mortifier?

### 2. Jésus, le commencement de l'humanité de Dieux.

Par moyen du sacrement de *l'humanité de Dieux*, c'est à dire, par Jésus, Dieux se manifeste à l'homme et le sauve. La manque d'humanité qu'on souffre, est une provocation à l'Humanité de Dieu. Dieu se trouve absent là où on trouve à manquer l'humanité.

Le principe ou le critère d'humanisation proclamé par Jésus (essentiel pour lui), est la *passion* que Dieu éprouve pour *l'humanité* de l'homme, toujours désirée et toujours menacée. Il s'en suit que la guérison, et l'intégrité soient essentielles dans l'Évangile (rachat et salut). Il y a un fait et un message clairs. La spiritualité chrétienne elle ne pourra jamais refuser l'humanisation; est sa tâche permanente et prioritaire, tel comme nous l'avons déjà dit tout au début.

*L'humanité de Dieu* sera toujours bienveillance, philanthropie, compassion, tendresse, justice, espoir, dialogue. Et aussi autonomie, tolérance, conscience, liberté, égalité, démocratie, pluralité. Même si tous ces concepts devront subir la preuve et le risque des formalités légalistes des parlements et la bureaucratie. Autant de mots, des concepts vides de contenu et sans raison pratique! À partir de *l'humanité de Dieu* nous serons obligés à rester radicalement et fondamentalement *matérialistes*.

### 3. Jésus, le principe samaritain.

Le Dieu-samaritain (Lc 10) est un homme voué à l'homme, en opposition au prêtre et au lévite qui sont, eux, des hommes pour le temple. Est le Dieu frère. Est le gardien et le responsable de l'homme, de l'autre, avec tous ses droits. En Jésus nous connaissons Dieu qui passe en faisant le bien à l'homme avec amour, qu'il guérit avec amour, il le *divinise*.

En Jésus, à son tour blessé et samaritain, viennent cassés les dichotomies qui divisent toujours l'homme. Et comment? En plein milieu d'une culture de domination, d'enrichissement, d'offensive conservatrice, d'une irrespirable insensibilité sociale, Jésus, dans son incarnation samaritaine, il nous fait voir:

- a) le blessé, les victimes, les malmenés et vaincus, les mis à part et marginés;
- b) le samaritain, l'unique formule pour le salut –mise à part avec des autres formules, celle du prêtre et du lévite– reste la seule façon de faire et d'exister;
- c) ceux qui font des victimes. Trop souvent nous les ignorons et comme ça en devenons complices.

J'ai fait l'affirmation que Jésus casse les dichotomies que le monde économique, les gouvernements, les institutions et la société dans son ensemble tâchent de soutenir toujours: séparer le monde économique-politique du monde social-solidaire. Écarter (une perpétuelle tentation et hérésie) une chose de l'autre: *l'économie reste toujours l'économie, le négoce est le négoce, les pauvres ne sont qu'un simple accident naturel...* ça signifie que le réel sera toujours le fait économique et que le fait social sera toujours une utopie. Cette dichotomie signifie que de la solidarité on s'en occupera demain, *et demain on répétera la même chose.*

Mais, attention!, Dieu reste toujours le blessé de la parabole, on est en train de crucifier Dieu continuellement. Lui il est un Dieu qui souffre avec les victimes. Quoi qu'il est aussi un Dieu samaritain, souffrant mais actif, avec ceux qui s'approchent au prochain avec amour efficace. Nous ne pouvons nullement accepter avec fatalité et résignation non révolté que l'économie, avec ses idéologies, ses systèmes totalitaires-politiques et dictatoriales, et culturel-discriminatoires –les bandits du chemin–. Nous ne pouvons pas permettre qu'ils prononcent des sentences condamnatoires et les mettent par exécution: elles sont toujours des sentences à mort. Dieu est un bon guerrier, hardi, courageux, en lutte pour établir un bon ordre économique et une nouvelle culture des gens solidaires.

Le bon samaritain –principe laïque et divin– prend la responsabilité historique et concrète d'aimer avec des œuvres pour humaniser, à partir d'un double facteur d'espoir et d'utopie:

- a) il est toujours possible trouver un homme compatissant et frère (même si les enquêtes présentent un homme dur, écraseur, un loup pour l'homme);
- b) cet homme frère vient de la communauté des mis en dehors par le système, ceux qui ont été refusés, excommuniés par les systèmes économiques, militaires, religieux, etc.

La révélation de *l'humanité de Dieu*, du Dieu humain en Jésus-Christ, nous apprend à mettre sur la table tout ce que nous avons, pour tous: service, miséricorde, compassion (vrai dialogue), lutte contre tout pouvoir agressif, contre l'appropriation du bien être individuel. Est-ce-que la miséricorde et la charité se sont abaissées à un simple travail social? On peut-être faire que le travail social soit humain, expression de la miséricorde et de la charité?

#### **4. Le samaritain, un exemple et une bonne ébauche.**

Le Saint Père Paul VI assura que l'histoire du samaritain fut et reste toujours le modèle de la spiritualité du Concile Vatican II. Prenons donc le samaritain (Lc 10, 25-37), comme un exemple.

*a) À la place de demandes évasives, une réponse pleine de sens et d'action sociale: Va, et fait tu du même.*

Combien de fois nous posons des questions intellectuellement acceptables, mais seulement pour se justifier; professionnellement correctes, techniquement convenables et socialement critiques... mais, nous refusons l'implication, nous détournons la question: Qui est-ce mon prochain? Nous exprimons un bon désir, une intention valable, une belle proposition. Mais nous

ne sommes pas, en effet, le bon samaritain. Parce que nous utilisons des subterfuges devant des évidences. Et nous nous réfugions dans des urgences et des émergences.

Nous faisons des analyses trompeuses et faussés (nous l'avons déjà dit, souvent nous déguisons la réalité et les noms), pour éviter de nous y voir impliqués. À la demande qui se pose l'homme: Qui suis-je? Seulement on peut répondre si on répond bien à la demande de Dieu: Où est-il ton frère? (Gn 4, 9).

“N'écris pas des mensonges, rédacteur, pour le profit de tes patrons. N'écrit pas *il est mort*, écris plutôt: *ils l'ont massacré*. Ne dis pas *de pneumonie*, dis plutôt: *écrasé*. Ne rédige pas: *il avait vieilli*, mais: *ils l'ont fait vieillir*. Il est mort non *pendant la nuit*, plutôt il est mort parce qu'il n'a pas été soigné. Sa maison n'était pas *humble*, mais elle n'était plus que de la boue. Ne mente pas, journaliste, payé par tes patrons. Ne change pas le sens des mots du vocabulaire. Il était ton frère! Il n'était que ton frère!”

*c) Un prêtre défroqué, un laïque nonchalant, et un samaritain hérétique converti.*

On peut bien faire une description pareille des personnages qui apparaissent dans la parabole. Le langage des paraboles est sensé d'impliquer le lecteur et aussi tout le monde qui l'écoute.

– Il y a une perversité quand on provoque une déviation de la finalité de la vie humaine, ou on dénature le sens profond de l'être de la personne. Par exemple, changer amour, liberté, ouverture du cœur par la haine, l'injustice, la négation cordiale.

– On se divertit quand on s'occupe de préférence de la frivolité, de la superficialité, de la vanité, de la vacuité. Alors on laisse tomber les graves questions de la vie: faire le bien, aider ceux qui en ont besoin. Tandis qu'on préfère le confort, la consommation, le narcissisme, le divertissement...

– Par contre, la conversion comporte un changement vers tout ce qui est essentiel: la justice, la paix, la compassion, la sollicitude. Un nouveau moyen de vivre et de manœuvrer.

Le pieux laïque et le prêtre trouvent sa diversion dans le *temple*: la catéchèse organisée, le rituel des sacrements, l'observance des rituels, les réunions établies, la curie...; *ils s'en fichent* du blessé, pris par l'accomplissement de la légalité rituelle. Ils ont négligé l'heure, l'endroit et la personne qui leur indique la mission, la tâche, la conversion.

Le samaritain, incrédule et étranger, mais tout ouvert à les personnes et aux circonstances chargées de vocation et de conversion, se convertit pour le besogneux. Il le voit, il s'approche, s'élançe, se donne.

– Pour se convertir il faut avoir ses yeux grands ouverts, sans bandages et sans excuses. Voilà la première conversion. S'apercevoir que l'autre passe devant; que le besogneux est prioritaire à Dieu, qu'il est Dieu. (*Abandonner Dieu pour rester avec Dieu*).

– Pour se convertir il faut quitter le chemin qui conduit vers soi-même. Il s'en suit une seconde conversion. Pour se trouver dans l'endroit juste, il faudra se dévier des commodités et des avantages personnelles. Il faudra se diriger vers les souffrances, les besoins et le plan des autres. On devra permettre que fonctionne la discipline de l'imprévu, du *désagréable* (à partir du disgracié qui attend grâce sur ses disgrâces).

– Pour se convertir il faut se vider soi-même pour que l'autre puisse se remplir. Il faut perdre et le temps et l'argent. Se perdre soi-même. Selon l'évangile, il n'existe pas un autre moyen pour se gagner soi-même. Celle là est la troisième conversion. La conversion de la plénitude.

Le prêtre et le narcisse, tous les deux sont des bien-pensants introvertis, pieux même. Le narcisse met devant soi ses préoccupations: santé, corps, jeunesse, commodité. Le légaliste observant met devant soi et devant Dieu sa perfection; il n'y voit plus loin.

*c) Qui est mon prochain? Qui est celui qui se fait prochain?*

Le catalogue des possibles prochains et interminable: les ouvriers sans travail, les malades, les obligés à vivre dans un asile, les solitaires sans famille, sans amour, sans rien à faire dans la vie, les mourants qui déambulent encore... Des groupes, des peuples, des nations entières gobés par les marchés internationaux, les esclaves, les torturés, les réprimés...

On trouve toujours des faux motifs: *On ne peut pas l'éviter, est le fruit de notre temps: eux-mêmes ils l'ont voulu, la société, la démocratie, tout porte à ses conséquences*, etc.

Et nous voilà sur le point de prendre des décisions erronées: exiger au blessé du chemin un certificat de bonne conduite; exiger qu'ils soient dociles, obéissants, polis, reconnaissants; enfin, qu'ils soit des nôtres, de notre peuple, de notre parti, de notre église. Avouons-le: nous voulons choisir ceux qui on aimera et ceux qui on mettra à la porte.

Jésus fait un calambour: Le prochain est tout celui qui s'approche, qui se compatit, qui est juste, qui est miséricordieux. Qui est-ce que se fait le prochain? Le samaritain il a vu, il s'est ému, il s'approche, et il agit avec compétence personnelle et aussi institutionnelle. Il agit d'une façon efficace.

*d) Un volontaire social par force.*

L'homme blessé sur le chemin il a déchaîné une vocation. (Le bon Dieu il n'agit pas tout en restant sur ses nuages). Le samaritain, volontairement et librement répond avec des actions sociales sensées, obligé par des circonstances douloureuses quand il trouve l'autre sur le chemin. Le samaritain, lui est un volontaire; mais à la force, parce que il ne veut pas (et il ne peut pas), aller ailleurs sans donner une réponse personnelle, et l'aide nécessaire. Il se sent obligé, se connaît lié à l'autre. Il ne peut pas en faire autrement avec sa conscience humaine. Il y a quelqu'un qui l'oblige. L'obligation compatissante est essentielle dans la religion chrétienne. Il en est ainsi dans le dernier *jugement universel* (définitif et définitoire) de Mt 25.

Les *bons* volontaires et les *vrais* volontaires donnent une réponse efficace et miséricordieuse (l'évangile dit: *il banda ses plaies*) et à la fois institutionnelle par tous les moyens possibles, privés, publiques, les plus efficaces (l'évangile dit aussi: *le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui*, etc.

Quel bonheur si les administrations reconnaissait les stratégies samaritaines! Quel bonheur si les samaritains volontaires *ne se limitaient pas à se révolter, ou à devenir bons à tout et n'importe à quel prix* pour les administrations!

On peut parler beaucoup du volontariat social... On peut dire qu'il est un moyen excellent pur que la société civil puisse participer à la résolution de tous les problèmes. Même qu'on peut déceler la faiblesse des pouvoirs politiques, économiques et professionnels de la société. Mais, attention! On peut devenir un organisme moins agressif que les partis politiques ou les syndicats, plus soumises aux pouvoirs; on peut être utilisés pour épargner des dépenses dues aux professionnels; on peut servir d'alibis aux administrations pour négliger leurs devoirs; les administrations peuvent manigancer pour négliger ses devoirs les plus ennuyeux, pour *passer le cadavre à un autre*.<sup>1</sup>

*e) Regarder l'autre avec miséricorde.*

On pénètre dans les critères basiques pour acquérir un discernement chrétien. Pour devenir source maternelle de vie, sein d'amour, il faut s'interloquer, déconcerter, stupéfier, interdire,

---

<sup>1</sup> À propos du volontariat et solidarité, cf. J. GRACIA ROCA, *Solidaridad y voluntariado*. (Sal Terrae, Santander 1994); et aussi *Contra la exclusión. Responsabilidad política e iniciativa social*. (Sal Terrae, Santander 1995).

être ému profondément. Il faut s'ouvrir à des relations tendres et fermes. Celle là est la base plus sûre pour une bonne santé (et pour le salut).

f) *Voir de tout-près, voir avec le cœur.*

L'endroit d'où on regarde (si on s'approche ou on s'éloigne, de près ou de loin) met à l'épreuve le regard, les yeux. Le regard –on l'a déjà dit– est le premier pas pour prendre un engagement. Accepte ou refuse prendre un engagement. *Approchez-vous les uns des autres.*

Il y a aussi l'usage des mains, bien connu dans les évangiles: toucher, oindre, embrasser, baiser, soigner, laver, ouvrir les yeux, l'ouïe... Cette pratique est aussi à la base de l'économie, avec des analyses et des techniques appropriées. Voir de près et avec le cœur est la première action.

### **5. Miséricorde prophétique et affectueuse.**

La mentalité contemporaine, opposée au Dieu de miséricorde, arrache du cœur les sentiments de tendresse et de compassion, d'amour et de pardon. La science et la technique d'en côté, et la concurrence et l'exploit de l'autre côté, ne laissent pas d'espace à la miséricorde. Pour cela nous sentons plus que jamais l'appel pressant de la miséricorde: *Soyez miséricordieux... Bienheureux les miséricordieux...*

Seulement quand on met un cœur dans sa vie, quelqu'un devient affamé avec les affamés, prisonnier avec les prisonniers. En mettant toute la tête dans ce qu'on fait on finit par devenir un juge.<sup>2</sup>

Faire présent –c'est à dire non proclamer seulement– le Dieu Père comme miséricorde il est, dans la conscience de Jésus lui-même, une preuve fondamental de sa mission comme Messie. Ainsi le réfère Lc 4, 18ss; 7, 19s: "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres; Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur". Sont aussi claires les paraboles de l'enfant prodigue Lc 15, 11-32), du berger qui cherche la brebis perdue (Lc 15, 3-7), de la femme qui cherche la monnaie perdue (Lc 15, 8ss).

Dieu voit, Dieu éprouve la misère de son peuple y se révèle comme "Dieu de tendresse et pitié, lent à la colère, riche en grâce et fidélité" (Éx 34, 6). Dieu fidèle, avec des entrailles de mère, qui sauve par amour, jamais par force, ni faisant sentir le poids de la misère ni le pouvoir écrasant de la miséricorde; plutôt dès la mort sur la croix, ou la descente aux enfers. "*Dans ses blessures, nous trouvons la guérison*" (Is 53, 5b). Un pasteur blessé passa en faisant le bien et guérissant les souffrances et les maladies du troupeau de ses brebis. Ressuscité après sa mort en croix, reste pour toujours le Dieu de vie donnée, et de miséricorde. Le Crist pascal est l'incarnation définitive de la miséricorde d'autrefois pour aujourd'hui, pour demain et à jamais.

Et l'Église, présente dans le camp social des malades, des handicapés, des vieux, des affligés, des refusés... désire être un signe efficace (un sacrement) de la présence bienfaitrice et miraculeuse de l'amour du Crist.

Dans notre monde, malade de peur, brusqué dans sa liberté et malmené par la famine, l'injustice, nous devons continuer notre lutte pour la justice. Et au même temps, faire sentir bénéfique la proclamation et la profession de la miséricorde. La miséricorde, réciproque,

---

<sup>2</sup> Cf. M. SOLER, J. AMENGUAL, J. REYNÉS, R. FORTUNY, F. GAYÀ, J. GENOVART, B. FIGUEROA, *Contempler al que transpasaron (Teologia y praxis del corazón)* Ed. Misioneros de los Sagrados Corazones, Sto. Domingo 1990); M. PARETS, *Els pobles i la Trinitat* (Cl. Saurí 104; Publicacions de l'Abadia de Montserrat, Barcelona 1991)

bilatéral, crée justice et égalité. La miséricorde, donnée et reçue, nous fait devenir plus frères. Une miséricorde qui soit prophétique et cordiale.

## **6. La miséricorde prophétique.**

La miséricorde prophétique contient ces vertus: une radicale exposition de la réalité et à la réalité. Puis, une cruciale ou crucifiée exposition personnelle.

### *a) Une exposition radicale de la réalité et à la réalité.*

L'incarnation de la miséricorde de Dieu non signifie pas être les premiers arrivés (même si ce n'est pas mal), signifie vivre en profondeur et aller au profond de la réalité: veut découvrir les racines des choses et des situations. Nous sommes fondamentales ou radicaux. Nous ne sommes pas des fondamentalistes que, sous des apparences de profondeur, même documentées sur des rapports et dossiers, ils restent en surface des problèmes, des paroles, des idées, concepts, planifications et relations.

L'incarnation miséricordieuse exige scruter en profondeur les signes des temps, à partir du profond, de la partie inférieure ou postérieure, de dedans, tel comme la levure, et le sel. L'incarnation de la miséricorde rompe la méthode, aussi la religieuse, de déduire à partir de mes vérités, et de vérités *scientifiques*, et de toute sorte de dogmes et doctrines, les nécessités et les solutions pour les autres.

L'incarnation miséricordieuse nous révèle une autre méthode, la chrétienne: la vraie réalité, les choses tel quel sont (ne pas nommer les choses par son vrai nom, clairement et crûment, est un péché, du même que prononcer le nom de Dieu en vain), les structures qui les soutiennent et les cultures que les expriment et les protègent, sont la matière de l'avènement du Règne de Dieu. La connaissance rigoureuse de la réalité (l'économie, l'entreprise, la politique...) nous transfère à un juste diagnostic et au discernement pour une action correcte et à une habilité pour manier à la perfection le bistouri et pour appliquer une bonne thérapie.

La miséricorde, pas la rébellion d'enfant, met devant les yeux de tous la vérité obscure, ou volontairement obscurcie. Le prophète miséricordieux dénonce. Mais à la fois s'implique, s'atteint aux conséquences de la dénonce de la réalité.

### *b) L'exposition personnelle sur la croix.*

Le second élément de la miséricorde prophétique consiste en exposer sa peau, souffrir jusqu'au fond de l'âme, risquer personnellement passer par la croix du salut. Le cœur du prophète, penché sur la misère pour sauver par amour les misérables, est toujours une parole de chair, une vie devenue passion et souffrance, une action devenue sentiment intime, une existence vouée à la descente dans les enfers, une montée sur la croix, non pour la sacraliser, mais pour se sacrifier, s'offrir en sacrifice, une donation par le sacrifice et ainsi établir une indestructible consécration de la vie: le prophète miséricordieux se donne, appartient à l'autre, s'exproprie soi-même pour appartenir à l'autre: ses plans seront les plans du pauvre, sa vie sera la vie de ceux qui on les a fait se taire, sa parole donné restera liée au mat du bateau le plus petit et abîmé.

La miséricorde prophétique assume la réalité personnelle et celle des autres. Il assume une situation critique, dénoncé et soumise à dénonciation. Il assume la miséricorde, qui convertit sa disgrâce et la disgrâce des autres par la compassion manifesté et par la passion éprouvé. Par cette route, par se chemin de la croix, *via crucis*, on arrive à la résurrection, c'est à dire à la plénitude, plénitude de tout ce qu'on a assumé, corrigé, transformé.

La passion soufferte et la passion offerte qualifient aussi le comportement humain. On a défini la raison humaine par de multiples adjectifs: critique, dialectique, instrumentale, pratique, pragmatique, opprimante, dialogique, solidaire... La raison humaine est cordiale, puisqu'elle agit

d'accord avec les raisons du *cœur*. Voilà une raison compatissante et miséricordieuse. Elle est *théorique*, quand elle voit la réalité injuste des victimes. Elle est *étiquée*, quand elle oblige la conscience à prendre des responsabilités sur la réalité. Elle est *pratique*, quand elle prend en charge les malades, les blessés et les malmenés. On se trouve en face, sans aucun doute, d'une réflexion, un discernement, un propos apte pour aimer du plus et encore mieux, plus affectueusement et avec plus d'effet.

## 7. La miséricorde intime.

Cette miséricorde est l'âme et le soutien de la solidarité; elle est nécessaire, surtout, dans le monde complexe de l'organisation, de la fonction impersonnelle, la bureaucratie exagérée, des intérêts privés et injustes, du *m'en-foutisme* commode et généralisé.

Descendons maintenant au niveau de l'action miséricordieuse.

### a) Un regard intime.

La miséricorde active (les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles) exige un regard intime. Nous allons compléter certains points exposés auparavant.

La miséricorde correctionnelle ne comprend pas en profondeur, seulement elle voit, juge rigoureusement et conventionnellement. Utilise des points de vue établis, majoritaires, décidés plus en haut, à partir des intérêts légaux, à partir de *nous, les bons*, des moniteurs, etc. Non se sert pas du point de vue de la personne nécessitée. Intervient pour remettre la personne *déviée* sur le bon chemin et pour faire disparaître la déviation découverte (et, s'il le faut, faire disparaître la personne ennuyeuse, dit avec exagération et avec tous les respects).

Le regard intime ne prétend pas, un principe, contrôler, ne corriger. Plutôt écouter les personnes dès leur intérieur, sans généraliser, sans réprimer. Prétend au plus haut degré la libération et la liberté pour le sujet dans le présent et pour l'avenir. Ne tolère pas une action généralisée qui transforme les personnes en objets. Utilise les sciences, les techniques, les méthodes, mais avec prudence, parce que il sait bien que le positivisme tue le sujet. Procure en permanence d'ouvrir des nouveaux champs et projets au-delà de ce que a été déjà fait, de ce que nous appelons possible.

Le regard intime part de ce principe et l'enrichit: celui qui peut décrire le mieux la situation est le sujet lui-même. Celui qui peut définir le problème social –avec paroles, silences, lamentations– est celui que le subit.

### b) Une action sensée.

La miséricorde active propose une action sensée, c'est à dire, une addition d'amour, art et technique.

Elle connaît les techniques et prend les moyens et les matériaux adaptés. Travaille avec discipline, trace un plan, fait une évaluation.

Comme elle est un art, regarde ce qui est concret et ce qui est singulier (point par point, pièce à pièce), et la capacité du sujet. Accueille, stimule, accompagne, guide avec attention, avec délicatesse, patience, tendresse, cure, soin et estime. L'addition de tous ces composants nous proportionne une intelligence amoureuse.

On aperçoit déjà une tension entre le *professionnalisme*, qui comporte stabilité et spécialité, et la *flexibilité cordiale et la manque sensée de bureaucratie* toujours nécessaire et plus féconde.

Ce style d'action se complète avec l'absence de classifications, définitoires et définitives sur les méthodes et sur les personnes: nous, la *gent normale* et vous, la *gent anormale*. Pourquoi? Plus on définit la normalité et on implante des lois de normalité (on finit par créer des normes

coercitives) nous créons plus des marginaux, c'est à dire, plus des anormaux, plus d'inadaptés, plus de déviés.

Ce style miséricordieux nie le fatalisme: *Il ne reste plus rien à faire; tout ce que tu feras, ne servira à rien.* L'espoir est la manière d'agir *miséricordieuse: Il y a encore moyen; cherchons une solution.* La future est la richesse des pauvres. Nous ne pouvons pas la leur dérober. La miséricorde de l'espoir ouvre le futur. Soyons convaincus de l'amour décrit par Paul au Corinthiens: *“La charité est longanime; la charité est serviable; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout”* (1Co 13, 4)

#### **8. L'Eucharistie, parabole actualisée de l'amitié de Dieu avec l'humanité.**

Les paramètres théologiques de l'Eucharistie, source et accomplissement de la vie chrétienne, (LG 11), nous indiquent le sens le plus profond des actions ecclésiales. L'Eucharistie est comme un projet de transformation du monde. Le projet du monde et le sens de l'histoire est la réconciliation avec Dieu et avec les hommes et les choses. L'impulse qui tend à atteindre l'égalité entre les hommes. *“L'assemblée eucharistique dominicale est un événement de fraternité”* (DD 44), *“appelée à une exigeante culture du partager”* (DD 70; cf 71-73).

Malgré tout, les droits humains basiques, la dignité, le respect, l'intégrité, la vie même se détériorent pour beaucoup de gens, et alors, pour tous. Nous sommes en train d'édifier une société contre-eucharistique. La globalisation qui porte à la méfiance, à la peur, au mépris, qui débouche à l'exclusion, qui débouche, donc, à la mort, empêche l'Eucharistie, *“pain et vin”,* terre, vie, droits pour tous.

Quand même, la même Eucharistie est projet de transformation et force transformatrice des relations sociales, est exigence absolue de protéger, proclamer et réaliser une *“vie abondante”* et la *“communion”,* c'est à dire, l'égalité et la fraternité entre tous. L'Eucharistie, comme sacrement du partage solidaire, non est en dernier terme le pain et le vin, mais l'action de les partager dans un banquet fraternel. Ce banquet symbolise le royaume messianique et scatologique que Jésus inaugure avec sa mort et sa résurrection et que l'Église célèbre et actualise par la force de l'Esprit. L'Eucharistie est l'anticipation sacramentelle de la communion pleine avec Dieu et les hommes, que nous appelons le banquet du royaume. Être assis tous ensemble à table est le symbole humain le moins imparfait pour exprimer la communion solidaire.

Le Corps et le Sang du Seigneur sont aussi –ainsi prions nous– mon corps et ma vie consignés en *“offrande permanente”* (Prière eucharistique III) au fil de l'histoire. L'Eucharistie signifie et est une renonce à tout projet égoïste, excluent, non-solidaire; signifie et est la transformation par l'Esprit des cœurs et des systèmes; signifie et est une inclusion universelle à une table hospitalière, amicale, solidaire. Il existe déjà, certainement, une société eucharistique cachée, vécue par des personnes du bien.

Le Dieu de Jésus-Christ nous invite à table pour manger ensemble comme des amis. Le style programmatique qui émane de l'Eucharistie nous le pouvons prolonger en trois moments décisifs et essentiels, pour qu'on puisse parler d'un souper de célébration, ou pour que quelqu'un se sente vraiment invité à une fête.

- Préparer la table, avec tout ce qu'il faut, des choses et de soi-même.
- Partager, assis, la table, les viandes et boissons, l'amitié.
- Servir à table et rendre honneur aux invités.



Jésus a donné à manger à une multitude; le Père de l'enfant prodigue célébra un banquet; la prise en congé du Jésus fut un souper; à Emmaüs il se laisse inviter à table; il prépare, au bord du lac, du pain et du poisson grillé... Plusieurs paraboles et d'autres images bibliques nous présentent des scènes où la table, le pain et le vin, la fête de noces, le banquet, remplissent tout le monde de joie. Dieu se révèle, le monde vient sauvé, la communauté de Jésus se forme dans une maison, autour d'une table.

Jésus partage table avec les marginaux et mange avec eux comme ami (Mt 11, 19). Ce fait, répété dans les enseignements et en diverses circonstances, résume le scandale de l'admission des refusés dans la liste, à la table des invités, à la communion de la table partagée.<sup>3</sup>

Cette communauté de table symbolise le banquet messianique, la joie partagée d'une fête; préfigure l'Eucharistie; actualise l'amitié de Dieu, ou comment est Dieu comme ami, et met en compromis les invités à œuvrer de le même façon: comme des amis, des copains, hospitaliers, inclusifs. (La maison d'accueil des enfants abandonnés, nommée *l'Incluse* elle était plus qu'un endroit hospitalier, une prison; tandis qu'aujourd'hui la société toute entière est une *exclue*).

– *L'amitié* est quelque chose pas nécessaire pour survivre, mais est un bien nécessaire pour vivre à plaisir. L'amitié est une relation agréable, savoureuse. Une mère désire l'existence d'un fils. À un ami plaît l'ami. Les notes qui marquent l'amitié sont la liberté, le plaisir et la joie.

– *La compagnie* met en relief partager le pain à la même table ou faire le même chemin. Copains sont ceux qui mangent ensemble le même pain (*cum panis*), la douleur et la joie, les problèmes et les solutions, les angoisses et l'espoir, la peur et la confiance. Nous avons déjà rappelé la négativité de la solitude. Manger tout seul, ou dans un coin comme une bestiole qui a chipé un morceau, est une expression douloureuse du refus et de l'exclusion.

– *L'hospitalité*, ouverte au marginé et à l'étranger, ha signifié toujours la clé mise à la serrure, c'est à dire, l'offerte de la maison et être considéré comme quelqu'un de la maison, de la famille. Un des nôtres. Une référence reste claire: la liste des invités ou des inclus dans l'hospitalité reste toujours ouverte aux personnes marginées. S'ils manquent, la liste n'est pas complète. Eux sont déjà la seule raison et l'objectif de l'invitation.

"Un autre signe de l'arrivé du salut est *partager à table*, le partage des viandes avec les exclus par le système social-religieux. Il s'agit d'un banquet ouvert, que ne retient pas des tabous alimentaires et s'oppose à la discrimination pour des motifs de sexe, culture, religion, position sociale, etc. Mais dans cette ouverture, l'invitation se dirige d'une manière préférentielle aux groupes de personnes qui vivent dans une situation d'exclusion chronique: les prostituées, les pauvres, les handicapés, les possédés, les malades, les mendiants, etc. (...) les personnes qui ont faim, les mal habillés, les sens-loi, sens morale et sens religion. À ces gents là on n'exige pas aucune formalité à garder pour participer dans le banquet. S'ils acceptent, s'est suffisant".<sup>4</sup>

Sûrement, arrivés à ce point, il convient exposer la valeur de l'hospitalité passive, c'est à dire, accepter l'hospitalité et l'invitation à l'assiette et au verre de vin, que peut exprimer la nécessité de se mélanger avec le monde et communiquer avec une même réalité.

## **9. Attention pratique vers les besoins vitales et basiques.**

L'amitié, la compagnie, et l'hospitalité ne sont pas encore une table préparée. Pour cela l'image doit augmenter en réalisme: une communauté joyeuse et festive, un groupe de copains disposé

---

<sup>3</sup> S. McFAGUE, *Teologia para una era ecológica y nuclear* (Sal Terrae, Santander 1994) 278-293; R. AGUIRRE, *La mesa compartida* (Sal Terrae, Santander 1994) 17-133.

<sup>4</sup> J.J. TAMAYO ACOSTA, *Hacia la comunidad, 3. Los sacramentos, liturgia del prójimo*. (Trotta, Madrid 1995) 164.

à intégrer, pas à éloigner, et qui trouve des solutions, même si peu importantes, pour les nécessités vitales et basiques.

Un ami hospitalier désire que son hôte vive, et pour cela le nourrit, lui donne un toit et un abri, et de la chaleur. Il se préoccupe d'une façon régulière et efficace de son économie, pourvu qu'il puisse subsister dignement. Met sur sa table du pain et du poisson, de l'eau et du vin... un peu et du tout. Et ainsi prie le bon Dieu: un peu et le tout ensemble. C'est comme ça qu'ils font les pauvres: ils donnent tout ce qu'ils ont, même s'il est peu. Et, sur la table, auprès des victuailles, la donation de soi-même. N'est-elle pas comme ça l'Eucharistie?

Les besoins vitales des autres nous indiquent laquelle est notre tâche principale, à ne pas oublier par les communautés chrétiennes, elles qu'existent *parce que les autres aient la vie, une vie abondante*. Lesquelles sont les nécessités vitales qui comptent dans le programme?

- Avoir quelque chose à manger (victuailles).
- Avoir de quoi vivre (un travail, ressources).
- Avoir où s'abriter (une maison).
- Avoir un appui ou une raison d'être (dignité, amitié, famille, groupe, société...).

Ce programme nous porte à la réflexion sur la parabole du riche et de Lazare. Comment on peut être chrétien dans une société de riches-gourmands, bien nourris et bien servis et de pauvres comme Lazare? Il ne s'agit pas d'une exagération évangélique. Est une description dramatique de notre société.

Rappelons-nous que des Lazare (personnes et peuples) jugeront les riches-gourmands (personnes et peuples), parce que nous étions affamés et assoiffés et vous ne nous avais donné à manger et à boire, ni une maison, ne nous avais visités, ne nous avais offert votre amitié... Nous devons en faire une lecture et un examen du côté structural, macro-économique et politique.

Parce que la richesse, l'accumulation, l'accaparement et le bien-être offensif génèrent convoitises et désirs qui tuent. Jésus, pour lui et pour les siens, recommanda, invita avec insistance chercher la pauvreté volontaire et solidaire. L'idéal biblique n'est pas ne la pauvreté ne la richesse, mais la solidarité et la lutte sociale-politique pour un monde fraternel.

L'échec en la pratique de la pauvreté évangélique est à la racine de beaucoup de problèmes des nôtres communautés: la pauvreté évangélique est un défi exigeant pour que la vie chrétienne redevienne croyable et significative (du plus encore pour la vie consacrée) et, alors, l'Eucharistie que la communauté chrétienne célèbre comme l'origine et l'accomplissement, ne deviendra un sacrilège.

Un banquet est l'image, la métaphore ou la parabole de ce que Dieu prépare et souhaite pour l'humanité. Une table festive, partagée, les *derniers* situés dans un endroit de préférence. Dans l'Eucharistie nous préfigurons ce qui est à venir pour tous. L'Eucharistie est l'ébauche du monde que Dieu veut pour aujourd'hui et deviendra plénitude pour demain. Cet *aujourd'hui* est très exigeant: tout le monde à table, à la même table, avec le même menu d'amour, d'aide et d'univers (tout appartient à tous). Le *demain*, beau avec l'humanité réconciliée, fraternelle et heureuse, est une question de temps, puisque est une promesse pour l'avenir. *Maintenant, aujourd'hui*: la table et l'Eucharistie des maisons d'accueil pour les marginés, les malades et les exclus de la société. *Demain*: un ciel nouveau et une terre nouvelle.

#### **10. Dieu pour l'homme, utile et nécessaire?**

Dieu est utile et nécessaire pour que personne –l'homme, l'entité, le système, l'Église– ne se situent pas sur l'endroit suprême, ne personne sur une autre personne. Pour que nous ayons la force de lutter contre les puissants de toute sorte. Pour que toujours nous interpelle: *Qu'est-ce-*

*que tu en as fait de ton frère?* Pour qu'il nous inquiète toujours, parce que l'insouciance sociale est le péché original et l'origine de tout péché. Parce que l'orgueil, la superbe, bourgeoise, la non-solidarité et l'individualisme non étouffent la fraternité. Pour qu'ils soient garantis les droits de tous, particulièrement ceux de qui *n'ont pas de droits*. Parce que la société moderne et la postmoderne ne s'affirme pas dans la corruption, l'injustice et la violence. Parce que nous restions responsables de l'avenir. Parce que l'amour soit toujours le point de référence pour l'homme, qui montre le chemin et indique le point d'arrivé.

Dieu est donc utile et nécessaire. Pour qu'une société soit plus humaine, fraternelle, amicale et agréable pour vivre et con-vivre, la meilleure garantie est la gratuité. Dieu est gratuit, Dieu est embrassement, baisé, banquet, fête, don, cadeaux, table avec du pain et du vin... Un Dieu *inutile* et *in-nécessaire* est pour nous très utile et nécessaire.

Comment perdons-nous la valeur de la gratuité! Dans un monde d'argent, l'argent est l'unique valeur. On arrive à penser que ce qui est gratuit est superflu, a peu de valeur, est fichu. La société de la monnaie bloque notre capacité de gratuité. L'homme gratuit se perd dans les crevasses du marché, avec les techniques publicitaires de l'achat-vente, des paiements à tranches... on vend tout, on achète tout. Personne ne fait cadeaux de rien. Portons donc en avant une révolution de gratuité (et du volontariat).

Il ne s'agit pas de prendre à quelqu'un son poste de travail rétribué ni les droits du travailleur. Mais levons bien en haut le drapeau du cadeau, de l'offre, du don, de la gratuité. Et à la gratuité correspond la gratitude. Quand on paye ou on touche, on nie la relation de gratitude. Et nous savons que la culture et l'expérience de gratuité et de gratitude (pour rien, merci) préparent la compréhension et l'expérience de la table de l'Eucharistie.

### **11. La gratuité et l'austérité.**

Comment on peut transmettre que Dieu est une bonne nouvelle pour les pauvres, que Dieu est de sa part et au côté de pauvres? Comment transmettre, c'est à dire, comment faire devenir une réalité que Dieu me (nous) suffit, qu'Il est ma (nôtre) richesse, qu'il est le tout pour moi, mon unique bien?

La réponse on la trouve dans la vertu de l'austérité, qu'on peut la vivre en un double moment, ou en un double versant. D'abord: Dieu me suffit, Dieu est mon bien! Pour je me débarrasse des choses, je me mets à nu des choses, de tout. Deuxièmement: les autres se bénéficient de mon dépouillement. Les bénéfiques que les autres reçoivent rendront crédible la confession que Dieu est le Bien unique.

Chacun devra trouver la réponse pour une austérité joyeuse, qui soit efficace comme austérité et comme joie, comme suffisance et joie pour les nécessités et comme satisfaction et joie personnel.

Certainement, la piété est un grand négoce, mais seulement pour ceux qui se contentent avec ce qu'ils ont. Parce que nous sommes arrivés à ce monde sans rien et nous allons le quitter sans rien. Qu'il nous suffisse avoir de quoi manger et boire et nous habiller. Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans les tentations et les pièges du diable, dans les convoitises insensées et pernicieuses qui enfoncent l'homme dans la ruine et la perte. L'amour à l'argent est la racine de tous les maux. Par amour à l'argent quelques uns se sont éloigné de la foi et ils se sont cloués les épines de maintes souffrances. (1Tm 6,6-10).

Satisfaire veut dire contenter quelqu'un, en faisant une réalité ses désires et souhaits. Signifie se donner par satisfait, ne désirer rien d'autre. Saint Paul rappelle la partie psychique-spirituel, mais reste absolument claire la dimension social de la satisfaction de Paul. On doit satisfaire les désires et les aspirations fondamentales de l'homme, pas les désires que ne correspondent aux

vrais besoins, même s'ils sont profondément désirés (le tabac, l'alcool, les drogues, etc.) Il s'agit d'une tâche difficile à réaliser dans le monde marginal et avec les assistés, avec respect et sagesse, avec énergie et exigence.

Se contenter exige déconnecter du marché, d'avoir le double ou le triple du tout (Lc 3,11; 6,29-38), exige vivre avec moins de services: marcher à la place d'utiliser le transport, supporter la douleur, à la place de chercher tout suite des médicaments et des calmants. Exige –ici on reçoit une grande leçon et un défi– conserver et recycler les objets usagés.

Se contenter pour contenter exige: mettre frein aux convoitises malades, croissances insensées; mettre frein à la volonté du bien-être sans limitation; consommer du moins, se contrôler, renoncer, s'abstenir, rester à jeûne. Il s'agit d'entrer dans une révolution anthropologique, culturelle et vertueuse très actualisée, pour aider les révolutions économiques et politiques nécessaires. Nous tous *serons* du plus, les uns *en ayant* du plus, et les autres *en ayant du moins*.

L'abstinence et le jeûne facilitent l'austérité. Il ne s'agit pas d'observer un ascétisme puritain ni d'un masochisme maladif. Non plus est une course pour le mérite. Ne mettons pas dans la balance (ça serait un sacrilège) le jeûne volontaire -chemin de perfection?- et le jeûne obligé d'autant de milliers de personnes qui meurent de faim –chemin de la mort pour la résurrection–. Jésus relativise le jeûne. Bien sûr! Malgré tout, les expériences du renoncement et du découpage aident à entrer en syntonie et sympathie avec se qui passent par une situation défavorable. En plus, avec les épargnes du jeûne on peut faire de l'aumône, ce sont des biens destinés aux frères.

Jeûner parce que les autres puissent déjeuner. S'abstenir parce que les autres puissent jouir du nécessaire. Tout l'ensemble, mis en clé intimiste peut déboucher à la conversion cordiale et, en clé sociale, à des changements importants dans le terrain de justice économique. Attire l'attention qu'au même temps qu'on jeûne par force pour des raisons esthétiques, existe la famine imposée par une mauvaise distribution des victuailles.

La privation volontaire de beaucoup de dépenses superflues –qui convertissent l'existence en superflue– apporte une transparence plus visible de Dieu devant le monde, et renforce une affirmation: Nous refusons idolâtrer la société hédoniste et consommatrice, pleine de convoitise, fanatique, belligérante et mortelle. Nous refusons acheter tout ce qui est sur le marché, à avoir toutes les commodités possibles, à dépenser tout l'argent, et tout le temps qu'on dispose. Apprentissage reçu et offert, vécu peut être avec difficulté, dans les maisons et les institutions pour les marginés. Posséder des biens et de l'argent n'est pas suffisant pour vivre comme des frères! L'abondance fait souvent diminuer la sensibilité entre les moniteurs et les assistés, rend plus difficile s'asseoir à la même table.

Si la joie accompagne le jeûne solidaire, la lutte contre l'injustice et l'austérité généreuse, tout devient plus évangélique. La générosité est vraie quand elle est joyeuse. Et la joie pousse en avant la donation généreuse. La fait plus facile et dérange moins. La tristesse ne garantit pas la donation, et la médiocrité ne génère pas des personnes engagées; la joie (pas le faux rire qui obscurcit de plus la tristesse du monde submergés dans les cloaques) nous fait généreux et splendides. Être généreux et splendides fait de nous des personnes (Mt 6, 22s). Personnes solidaires et amies, non à partir du rachitisme et de la triste donation à compte-gouttes, mais à partir de l'austérité joyeusement partagée.

## **12. La table révèle les victimes, les coupables et l'amour.**

Si la *vérité* d'une société et d'une culture se manifeste par les victimes qu'elle génère et que – surtout– dissimule, détourne, cache, alors la *vérité* de l'existence chrétienne se manifestera en *révélant*, mettant en lumière, faire émerger, mettre sur la table les affamés et les exclus, les

victimes; *révélant* les coupables, dénoncer les assassins, leurs noms et ses actions; en passant par la critique leurs dossiers et leurs budgets; en *révélant* l'amour de Dieu avec un amour efficace pour les frères, par des actions et en vérité.

La *table* est l'endroit propice pour dire et faire cette *vérité*, même si ce n'est encore qu'une maquette. Un style de vie et de travail qui corresponde à ce qu'on a commencé à table, *révélateur* des victimes, des coupables et de Dieu crucifié–ressuscité, exige sobriété, absence des commodités excessives et multipliant la solidarité.

La *table* (pourquoi on y trouve ceux que ne devraient pas s'y asseoir et manquent ceux qui on devrait y trouver?) dirige la navigation sociale: c'eux du en bas, la périphérie, les marges, la frontière, les urgences (pour pouvoir accéder à la table), ceux du dehors, les à demi-morts, les inadaptés, les pas protégés, etc. Ceux *derniers* sont-ils en vérité les *premiers* à table?

La table (l'Eucharistie) nous oblige à faire mémoire des hommes en lutte pour défendre les droits humains pas respectés, des nombreux peuples exploités, torturés, séquestrés, massacrés, traités indignement. Est l'endroit de la présence des défigurés, de ceux qui, sans visage nous font présent le Seigneur. Est l'endroit des absents indispensables. Nous sommes des sans-mémoire, des amnésiques. En perdant la mémoire nous risquons de nous perdre et perdre le Seigneur.

Lever un mémorial (anamnesis = mémoire) des victimes dans la grande mémoire du Crist mort et ressuscité est indispensable pour approfondir dans le sens de la responsabilité de tous et avec tous. Mémoire de tous. Ainsi se manifeste le défi de penser une humanité universelle. Impensable sans mémoire; impossible sans mémoire. Pour l'universalité non seulement nous vouons pour une mémoire qui recueille le passé obscure et vaincu, mais parce que fasse apparaître ou fasse présents ceux qu'au présent n'intéressent pas. Nous ne pouvons pas laisser dans la caisse des morts ou dans l'oubli les «inoublables»: les victimes.

Faire mémoire pour ne pas répéter les erreurs et pour ce réconcilier pour de bon, nous porte à cultiver la mémoire en positif, à oser le défi que voilà: a) nommer les enfers actuels, les «dis-grâces» actuelles; b) nommer concrètement les causants des victimes (si nous ne le faisons pas, nous devenons des complices) et le nom des «dis-graciés», des blessés dans le bord du chemin de la parabole du Samaritain, et c) dire nôtres noms, nous nommer, nous offrir par la «grâce» des écrasés, comme «grâce» pour les «dis-graciés» et contre les «dis-grâces», pour commencer à descendre à fin que d'autres montent. Dénoncer les faits et accuser les coupables, en fait, ce sont les armes de l'homme intellectuel honnête, du chrétien cohérent.

N'oublions pas le pardon, demandé et donné, que dans l'Église a un rôle central. Aussi dans l'Eucharistie. La réconciliation comme base pour une nouvelle conscience, d'un temps nouveau, vainqueur des haines et des vengeances.

Mais pardonner ne signifie pas oublier; bien au contraire, le procédé du pardon demande une bonne mémoire et une conscience lucide de l'offense reçue. Pardonner n'exige pas nier l'offense ou le piétinement des droits, ni renoncer à nos droits. Pardonner n'est pas nier que justice soit faite. Quand-même, l'amour presse vers une surabondance de gratuité et de magnanimité. L'amour inclut et supère la justice.

«Le pardon, dans sa forme plus haute et véritable, est un acte d'amour gratuit. Mais, précisément comme acte d'amour, a aussi ses propres exigences: la première est le respect pour la vérité... Le pardon, bien loin d'exclure la recherche de la vérité, l'exige. Le mal doit être reconnu et, dans le possible, réparé. Précisément cette exigence a porté à établir en des divers endroits du monde, face aux abus entre groupes ethniques ou nations, des procédures opportunes de recherche de la vérité, comme premier pas vers la réconciliation. Pas besoin d'insister sur la grande prudence que dans ce procès, certainement nécessaire, tous doivent

garder pour ne pas augmenter les antagonismes, qui rendraient encore plus difficile la réconciliation... Une autre présupposition essentielle du pardon et de la réconciliation est la justice, qui tient son principe fondamental dans la loi de Dieu et dans son dessin d'amour et de miséricorde sur l'humanité... Le pardon non élimine ne diminue pas l'exigence de la réparation, qui est propre de la justice, plutôt essaie de réintégrer soit les personnes et les groupes dans la société, soit les États dans la communauté des Nations. Aucune punition ne peut offenser la dignité inaliénable de celui qui a mal agi. La porte vers le repentir et la réhabilitation doit rester toujours ouverte»<sup>5</sup>

L'style eucharistique impulse l'offertoire, l'offrande, la donation de la vie et du temps. Avec le pain et le vin sur l'hôtel aussi on s'offre soi-même comme pain qui nourrit et comme vin qui rétablit. Met sur la table des pains et des poissons, un verre d'eau et un verre de vin... peu, et le tout à la fois. Sur la table de la propre oblation pour les associations, les institutions, les campagnes pour les écrasés. Par l'action de l'Esprit se transforme, la substance change, l'être possessif devient oblation, l'être de convoitise devient l'être de communion.

Convertir et éduquer la vie et au service de la vie comme existence ou vocation pour une mission, c'est à dire, pour les autres, est éduquer dans et pour un *com-pro-mis*. Nous sommes des envoyés (mission) avec les autres (com) et pour les autres (pro), pour une action transformatrice constante dans le monde: du chaos au cosmos et de la société inhumaine à la société humaine. Et le remède ou la thérapie pour notre société s'appelle don, cadeaux, gratuité. Cela signifie «prenez- moi et mangez-moi... Prenez mon temps, mes énergies, mes... Prenez mes droits, s'il en est besoin». Personne a un amour plus grand que celui qui donne la vie.

Dès les droits des faibles on a besoin d'une profonde révision de la façon de vivre du premier monde. La solidarité compatissante oblige à renoncer de l'usage de certains droits et aller même contre le propre intérêt. On a besoin d'organiser une coalition qui appelle à la solidarité du plus grand nombre possible des forts avec les faibles, contre leur propre intérêt. N'est-elle pas la transformation de la vie en communion? N'est-ce changer la substance, muter l'existence par l'impulse de l'Esprit? Cette mentalité peut se nourrir de l'Eucharistie et se propager par après à toute la vie.

Une communauté qui célèbre la joie de la foi en Jésus Christ, mort et ressuscité, dans un repas signe d'espoir et de joie, peut-elle répondre en temps de découragement au droit à l'espoir que les humains nous avons? (Bartomeu Bennássar)

---

<sup>5</sup> Message du pape Jean Paul II pour la Journée Mondiale pour la paix: *Offre le pardon, reçoit la paix* (1 janvier 1997).

## DE LA DÉVOTION A LA SPIRITUALITÉ

### I. Dévotion et Spiritualité

Dévotion est l'attitude qui implique une remise totale de soi adressée à Dieu. De ce point de vue, la dévotion est un terme presque synonyme de spiritualité. A savoir, une option fondamentale de la vie ; le cadre, la clé, le point de référence de la personne. Sans option fondamentale, l'être se disperse et ne parvient pas à l'unité de vie.

La spiritualité, au détriment du mot dévotion ou sainteté, a une meilleure résonance chez nos contemporains. Ils l'associent à des pratiques pieuses, répétitives, sans grands horizons. Le mot sainteté est perçu comme un paysage en friche et maussade qui les amène à penser aux stylites, des ascètes qui flagellaient leur chair avec dureté.

Bien qu'il soit ambigu, le mot spiritualité (utilisée par la Nouvel Age et les diverses formes d'ésotérismes), retentit davantage. La spiritualité ne suit pas le mouvement de la consommation ni de l'hédonisme ; elle devance un peu. Spiritualité résonne positivement parce que la civilisation industrielle a déçu, malgré sa capacité de productivité et d'efficacité. La révolution technique n'a pas réussi à construire un monde plus humain ; plutôt, elle ranime la crainte devant l'avenir et amoindrit le sentiment de solidarité. Elle constitue une menace pour la nature, cadre naturel dans lequel nous nous mouvons. L'être humain a ainsi besoin d'un supplément d'âme, comme criait Bergson, le philosophe.

Au demeurant, le mot Spiritualité raccorde avec le vocale «pnématikos». Saint Paul, justement, désigne ainsi l'existence chrétienne toute entière. Il n'est pas étonnant que cela ait donné naissance à l'adjectif « spiritualis » que nous employons souvent.

Nombreuses sont les raisons qui ont provoqué l'usure du mot « dévotion ». D'emblée, le même mot qui désigne l'attitude intérieure, est aussi employé pour indiquer ses manifestations plus concrètes. Dévotion détermine la relation avec les images, légendes, pratiques, prières orales et traditions.

Des facteurs externes et internes ont collaboré à la détérioration du mot. En premier lieu, le souci de la quantité plus que de la qualité. C'est le chemin inévitable, qui conduit à l'inflation. Le recours excessif au sentiment contrecarre l'aridité de la liturgie, la sobriété de la théologie et du magistère mais par contre privatise la foi.

Parmi les facteurs externes, il faut mentionner les changements à caractère technique qui influencent les modes d'agir et de penser de la société. On constate la diminution des modes de penser rattachés aux comportements et à la pensée rurale. La recherche de la commodité est en hausse, les gens sont de moins en moins exposés aux intempéries. Le phénomène de la sécularisation, par ailleurs, touche une grande partie de la population. La religion ne constitue plus l'élément indiscutable et agglutinant de la société. Les dévotions marchent et progressent fortement attachées à l'histoire locale, elles épaulent les célébrations, rassemblent les énergies profondes et canalisent leur émotivité. Les dévotions disposent de moyens inventifs et imaginatifs, elles sont en relation avec la vie et la nature. Elles détiennent, donc, leurs aspects positifs, capables de redonner vie à une liturgie aride, à la théologie et au magistère.

Par ailleurs, la personne requière des formules de dévotion rapprochées des circonstances qui entourent sa vie. Vouloir s'en passer, implique payer un prix très élevé, eu égard à que la personne vit toujours incarnée dans le temps et l'espace. En éliminant les manifestations de la spiritualité, on risque de porter aussi atteinte à l'attitude intérieure qui les fait naître. Il est clair, par ailleurs, que les dévotions ne doivent changer ni non plus passer outre la quintessence chrétienne: L'Esprit, le Christ, la Communauté.

## **II. L'avenir de la spiritualité**

Les phénomènes paranormaux, l'écologie, la mystique attirent aujourd'hui; on pourrait même dire qu'ils font retordre l'athéisme. A ce sujet veut répondre la citation de Rahner : le chrétien de demain ou il sera un mystique ou il ne sera pas chrétien. En effet, quand on a en trop des paroles, on exige une attitude contemplative, une expérience mystique forte. C'est pour cela qu'on demande à la spiritualité future de ne pas conserver les caractéristiques suivantes :

- Etre un ensemble de pratiques pieuses qui n'ont d'impact que sur le domaine individuel uniquement. La relation avec Dieu ne peut pas se produire en marge de l'engagement ecclésial et social.
- Une anthropologie dualiste. Eviter de mettre en opposition « le spirituel » au « matériel », comme si était possible « sauver des âmes » en écartant les corps.
- L'opposition entre l'ici et l'au-delà. Le salut doit arriver dans l'ici et le maintenant. Nous ne croyons pas dans la vie future mais dans la vie éternelle. Il n'y a pas de rupture entre l'ici et l'au-delà.
- La fuite devant les défis humains. C'est une erreur que de faire appel à Dieu pour se dérober à ses responsabilités, même si cela se vernit comme attitude pieuse.

Il y a des signes que dans l'avenir la spiritualité sera configurée par les caractéristiques suivantes :

- La personne comme valeur supérieure. Que jamais la personne vienne à perdre de ses valeurs et de ses droits. Une spiritualité qui sous-estime l'accueil devient suspecte. On ne peut plus s'en passer de l'humanisme.
- L'histoire comme lieu de convivialité. L'histoire marque les personnes de son empreinte inévitable. Les divagations intemporelles sont présumées d'idéologies intéressées.
- La foi sera vécue dans des contextes séculaires et peut-être adverses. La foi ne se vit pas encadrée seulement dans le temps, les lieux et les personnes que nous classons comme «sacrées». La foi ne doit pas déplacer les décisions du parlement ni les tâches du syndicat. La société «se christifie» de l'intérieur, agissant comme la levure, et non à force d'impositions.
- Présenter davantage la dimension esthétique. La beauté est une expérience qui renvoie au Créateur. Dostoïevski affirmait que la beauté sauvera le monde. Les œuvres d'art rappellent la transcendance de la vie ; elles ne sont pas liées aux éléments pragmatiques ni hédonistes.

Les spiritualités sont nombreuses. Leur diversité se manifeste à travers les écoles de spiritualité, les époques, les géographies et les valeurs importantes. Toutes, cependant, elles peuvent se réduire à l'unité. Pour Von Baltasar, la spiritualité, comme la Trinité, doit être périjorésique. Ainsi



comme Père, Fils et Esprit s'inhabitent l'un dans l'autre, ainsi les spiritualités: chacune a un même point de départ: l'Esprit, la foi, les béatitudes, l'espérance....Enfin, la spiritualité se différencie dans les formes sans jamais perdre de vue ses origines, toujours fondues et mutuellement fécondées.

### **III. Le Cœur de Jésus: une spiritualité avec vocation de futur**

Le culte au Cœur de Jésus, devons-nous le cataloguer comme dévotion ou comme spiritualité ? Il faudra discerner si le culte détient un potentiel d'avenir ou plutôt il montre des signes d'affaiblissement et consommation. Il est dévotion-spiritualité puisque renferme la capacité d'unifier la vie de foi et la morale du croyant. La dévotion-spiritualité est beaucoup plus qu'un objet d'attention particularisée dans un temps ou un espace et centrée sur une pratique périphérique.

Parfois le culte est éparpillé dans des images, manifestations pieuses, dates du calendrier et pratiques. Alors c'est une « dévotion ». Néanmoins, c'est ne pas là le lieu où nous trouvons ses valeurs plus profondes. Puisque la garantie de cette spiritualité se trouve dans sa proximité aux faits plus mémorables de l'Histoire du Salut. Ses racines plongent dans le Nouveau Testament, que, à leur tour, ont beaucoup à voir avec l'Ancien Testament. La spiritualité a des attaches très fortes avec la Tradition, les Pères de l'Eglise en particulier. Elle a gagné la faveur de la Liturgie qui l'a privilégiée et protégée ainsi que l'attention du Magistère des Papes.

L'anthropologie moderne, de sa part, a beaucoup à dire sur le sujet à partir de deux versants différents. Le premier, le cœur comme centre propulseur qui porte le chrétien à agir comme bon samaritain. Le deuxième, le cœur comme symbole de l'intériorité, centre de la personne, qui traduit son sentir, agir et penser. Nous allons nous concentrer sur ce point, attendu que les précédents (Bible, Liturgie, Magistère, etc.) sont plus connus.

L'anthropologie de nos contemporains est, en bonne partie, l'anthropologie de la postmodernité ; une réaction contre la toute-puissance de la raison dans les longues années de la modernité. Elle aspire à récupérer le monde de l'affection et des sentiments. Le symbole du cœur et tout ce qu'il véhicule, obtient un bon accueil. Elle navigue à la faveur du mouvement.

Opportune et pertinente est l'exhortation à se garder de certaines perversions du cœur, comme écrivait Jean-Paul II. Des nos jours, nous pouvons signaler la corruption institutionnalisée, les additions, le narcotrafic, le trafic de femmes, la pornographie.... Elles ne constituent pas des simples défaillances, elles se nourrissent d'une méchanceté plus profonde, elles sont des perversions du cœur.

La spiritualité du cœur prend formellement ses distances de la morale casuistique ou formaliste ; elle veut rejoindre les profondeurs de l'être humain et pour y arriver, elle ne se contente pas d'éliminer les symptômes

### **IV. Dépassement des traits qui érodent la spiritualité**

Au long de l'histoire de la dévotion-spiritualité du Cœur de Jésus, les pratiques se sont multipliées. C'est en celles-ci, justement, que s'y trouvent les difficultés et les objections. Elles heurtent beaucoup de sensibilités et encore, elles n'arrivent pas à donner des satisfactions.

La réparation a été un des objectifs plus propres à cette dévotion. Souvent associée à une attitude réactionnaire aux questions sociales, elle éveille aussi la méfiance par ses attitudes enveloppées de sentimentalisme. Elle présente un Christ qui, une fois et l'autre, se lamente sur

son état de solitude et d'abandon. La réparation, il ne faut pas la poser autant sur des mortifications arbitraires que sur la solidarité avec l'œuvre de Jésus afin de récupérer la dignité de l'image dans notre monde : s'acquitter des injustices, promouvoir ceux qui souffrent et être d'avis favorable aux opprimés.

La communion eucharistique des premiers vendredi du mois se rattache à la Grande Promesse à Sainte Marguerite. Elle garantit que le fidèle chrétien ne mourra pas sans avoir reçu les sacrements. La répétition mécanique et isolée de la dite promesse et le fait d'apparaître en marge des grandes lignes chrétiennes, amènent à une sorte de commerce égoïste. Néanmoins, l'arrière-plan eucharistique de la Promesse est de grand prix; il devient lieu de rencontre, engagement solidaire et culte divin.

### **L'Heure Sainte**

L'Heure Sainte évoque un style du XIX<sup>e</sup> siècle, démodé, rempli d'exclamations, et insistant sur la matérialité des phrases. Elle tend vers le sentimentalisme et raidit les lamentations. Bien sûr, en arrière de l'Heure Sainte sursaute le besoin de prier, d'entrer en communication avec Dieu. Néanmoins, tout cela pourrait trouver des voies et des parcours plus actuels pour se mettre de concert avec nos contemporains.

### **La consécration.**

De tout ce qui concerne le culte au Sacré Cœur, la consécration est la pratique la plus remarquable. Cependant, la consécration perd de sa valeur quand elle est identifiée avec une formule orale séparée de la vie. Il est possible de la récupérer en l'associant avec le baptême. De la consécration baptismale dérivent les autres. Se consacrer au Cœur de Jésus, signifie alors vivre en profondeur les exigences chrétiennes et mettre en relief les aspects les plus cordiaux et aimables de l'évangile.

### **L'Apostolat de la prière.**

Depuis beaucoup d'années (de 1844), l'Apostolat de la prière est associé à cette dévotion. Il a su connecter avec une grande partie du peuple à travers des chemins très divers. C'est pour cela, peut-être, qu'il a du payer le prix de voir ses pratiques minimisées dans leur importance et originalité. Après Vatican II, ses adeptes montrent un profil assombri: personnes âgées, manque de vision et d'horizons, des pratiques ponctuelles. Bien sûr, il est possible délivrer le meilleur du mouvement pour le transvaser dans de nouvelles structures. L'Apostolat de la prière renferme des éléments toujours valables tels que le sens apostolique du travail et l'acceptation de la souffrance si elle devienne féconde. La fréquence des sacrements est davantage recevable quand ils sont vécus en étroite union avec la vie.

Les images les plus connues ne sont pas toujours les plus appropriées pour séduire nos contemporains. La culture actuelle est davantage visuelle que conceptuelle. Elle donne de l'importance aux impressions et représentations externes. Elle recherche la sobriété dans les goûts et les lignes sûres...Les modèles traditionnels laissent à désirer. On y devine des traces de sentimentalisme, des traits un peu féminisés et un intérêt démesuré pour la biologie. Un monde plongé dans la sécularisation ne réussit nullement à syntoniser avec les dites représentations. Les peuples moins développés, ne trouvent là non plus les solutions qu'ils recherchent.

Au cours des derniers siècles, l'évolution de la dévotion ou spiritualité est allé en se diversifiant en trois courantes ou petites rivières, chacune avec des caractéristiques propres.

**Le penchant vers la réparation.** Cette tendance exhorte à consoler Jésus de Gethsémani et à multiplier les heures saintes. Cette orientation qui part d'une vision plutôt passive, regrette l'abandon de Dieu de la part de l'homme ainsi que le péché. Afin de contrecarrer une telle attitude, et de savoir comment agir, il faut partir d'une analyse de la réalité. Les transpercés par la pauvreté et l'accablement, les exclus ou ceux qui sont de trop crient à haute voix. La croix n'est pas un signe de simple résignation, mais de désaveu et de contestation active.

**Les valeurs intimistes** qui se nourrissent de la Dévotion soulignent la perspective intérieure de la personne. L'intimité a ses valeurs qui tournent autour du subjectif, l'émotif et l'existentiel, mais sans donner le dos à d'autres valeurs aussi importantes...au risque de tout déséquilibrer. Il n'est pas moral d'émigrer vers l'intériorité quand le vivre ensemble est injuste et même cruel. Il faut suivre les pas du bon samaritain qui ne passait sans s'arrêter devant le prochain blessé. Les transpercés par la haine, l'injustice, la pauvreté et le dénigrement abondent dans notre société.

**Mauvaises habitudes réactionnaires.** Il y en a qui invoquent Dieu pour maintenir un déterminé ordre favorable en vigueur. Ils luttent pour le Royaume qui désirent le faire réalité ici et maintenant. Mais ils agissent de manière machiavélique, faisant recours au pouvoir et à la force. Par contre, le Royaume se nourrit de tout ce que de bon et limpide, pur et juste existe en notre monde. L'unique attitude valide est l'invitation: si tu veux.....

Le cœur de Jésus parle de tolérance et de pardon devant la femme adultère et devant ses propres bourreaux. Son cœur miséricordieux l'amena à mourir pour ses frères, jamais à tuer

**Manuel Soler Palà, msscc**

*(Traduit par Mariano Iturria)*

## CLÉS POUR COMPRENDRE LA SPIRITUALITE DU CŒUR DU JESUS

Dévotion, spiritualité ou culte au Sacré Cœur du Jésus, voilà des mots qu'il faut préciser avant de les utiliser, afin d'éviter des malentendus pas nécessaires. Peut être même, on ferait mieux de parler de certaines dévotions au cœur de Jésus, ou des tendances d'un tel culte. Voilà pourquoi la seule manière d'entrer dans le thème est se poser la question si existe un noyau plus au moins invariable, avec des constantes pas démenties, qui aient donné origine à la dévotion ou à la Christologie du cœur du Jésus.

Existe-t-elle? Lesquels sont ses contours? Quelles garanties nous offrent les conclusions finales? Ces demandes nous les posons non par hasard, mais dans le contexte de l'histoire. La Christologie à partir du cœur non commence par hasard dans la Bible. En elle y sont des éléments valides, capables de l'alimenter. Mais il dépendra des circonstances historiques, du climat spirituel du moment, de l'emphase mis sur de thèmes déterminés, des nécessités de la conjoncture, où prendra origine cette Christologie.

La sélection de certains thèmes du Nouveau Testament, la contribution des Saint Pères, les expériences de déterminés auteurs spirituels et mystiques du Moyen Âge et des postérieurs, les déclarations du magistère, ainsi comme la réflexion des théologiens de notre temps, ont conformé ce que nous appelons la spiritualité du cœur de Jésus. Quelques uns de ces détails ont cristallisé en certaines pratiques, et on est normalement d'accord à les considérer parti intégrante et décisive de la spiritualité du Sacré cœur.

### 1. Les grandes étapes.

Du mode que la praxis chrétienne s'érige comme un lieu théologique de ce culte. Alors nous allons à la recherche des racines bibliques et patristiques de cette pratique et parcourrons les tranches les plus fécondes du procès pour nous faire une idée de comme est conformée la dévotion.

Dans l'ensemble, on prétend manifester que le culte au cœur de Jésus on l'a forgé au long de l'histoire bimillénaire de la chrétienté, alimenté par la sève biblique et patristique. Nous ne nous trompons pas si assurons que la semence de la spiritualité se trouve en la contemplation du Transpercé. Dans les richesses et les symbolismes du texte de Jean 19, 31-37. Les Saints Pères, pendant les premiers siècles, ont réfléchi avec un but théologique et pastoral sur la source des eaux du salut qui jaillissent du côté ouvert. Par après l'attention, pour des raisons de logique symbolique, que no coïncident nécessairement avec ceux de la logique conceptuel, se centre dans le cœur, auquel on arrive par la blessure, à l'abondance d'amour et de compassion que ce cœur enferme.

Si on doit classifier les grandes étapes de la dévotion, à la marge de l'étape biblique, on propose les suivantes:

**a) Les origines.** Les Saints Pères partent des grands thèmes que les on plus frappé: l'Église, la vie divine, les sacrements, etc. Ils se sont servi des symboles de l'eau vivante, du côté ouvert, et maintes autres autour du cœur du Christ avec le but de les ratifier et de les développer. Leur intérêt était pastoral à la base. Leur exégèse et leurs commentaires se situent, donc, dans une ligne pédagogique plutôt que mystique. Le cœur du Christ occupe un lieu détaché, considéré comme une source d'où jaillit l'eau, le sang et l'Esprit du salut.

**b) Au Moyen Âge.** Dans cette époque, qui penche vers le mysticisme, dans le thème qui nous occupe, on prend distance du drame pascal dans l'histoire et on se centre dans le symbole du cœur, qui évoque intériorité et amour. On met en relief l'humanité de Jésus et les expériences mystiques qui pressent à entrer dans le cœur du Christ, à travers la blessure de son côté, puisque c'est là qu'on trouve la plus grande consolation.

**c) Paray-le-Monial.** Les cercles de Paray-le-Monial et la présence de Sainte Marguerite comme protagoniste au XVII<sup>ème</sup> siècle, ajoutent un fort sentiment tragique de la vie à la phase antérieure. Les péchés de l'homme étonnent, puisque on a devant les yeux la justice de Dieu (sans oublier sa miséricorde). Par conséquent son message pousse à la réparation, et le contenu de la dévotion acquiert un ton plaintif.

Tout en regardant l'histoire de la spiritualité, on apprend que déterminées dévotions ont atteint leur zénith et après ont souffert un reflux. Parfois même disparaissent, ou, en tout cas, restent simplement dans la mémoire. Ce n'est pas une anomalie. Chaque génération porte ses exigences et ses nécessités, ses préférences et ses sensibilités. On est en face à une objection qu'on ne peut pas mépriser. On ne refuse pas non plus de se poser la demande si ce flux et reflux est aussi pour la spiritualité du cœur de Jésus. Au moins il faut se demander si elle peut acquérir des nouvelles modalités ou des autres points de vue. Un futur qui a, d'ailleurs, déjà commencé, nous donnera une spiritualité du cœur Transpercé que se fait petit parmi les petits, auxquels l'injustice est en train de transpercer leur cœur?

Soit comme se soit, en remontant aux meilleurs et permanents éléments qui ont conformé cette spiritualité, nous obtiendrons une plénitude de perspectives très supérieures aux livrets qui prétendent nous offrir un résumé de la même, à partir des données stéréotypées. L'expérience de vingt siècles de "contempler celui qui ont transpercé" et l'analyse de notre réalité, en étroit rapport, seront capables de revitaliser la dévotion, de la vêtir d'une robe attractive à nos contemporains.

## **2. Des vastes horizons.**

À l'heure de définir la spiritualité du Sacré Cœur, ses objectifs, ses lignes d'action, nous pouvons partir des deux points de vue divers. L'un a ses préférences pour la dogmatique en exclusivité. Élucubre à reprises l'Object matériel et formel de la dévotion. En général tâche de résoudre des problèmes à partir des précisions formelles. En vérité il ne laisse pas satisfait les studieux, et moins encore le croient. Parce que celui-ci se situe dans une autre perspective, qu'on pourrait dire mystique ou symbolique. Dès ce point de vue on contemple le cœur du Christ comme un symbole qui évoque une multitude d'expériences et qui dirige vers un monde symbolique d'une grande richesse: la blessure du côté, le sang, l'eau, la croix, l'Agneau égorgé, le don total de soi-même, l'amour trinitaire de Dieu, l'Église née du crucifié, etc. Enfin, la perspective symbolique, mystique ou contemplative, met du côté beaucoup de précisions académiques pour plonger dans le dynamisme, l'expérience, les significations qui rayonnent du cœur du Christ. Sans aucun doute, le procès est beaucoup plus attractif.

Alors difficilement nous arriverons, à partir de la théorie, à formuler lequel est le centre agglutinant de la dévotion. À part qu'il ne résultera toujours clair le passage du cœur en tant que organe physiologique au cœur considéré comme symbole. En plus, ¿symbole de quoi? ¿De l'intériorité ou de l'amour? Les Saint Pères déclinent pour l'intériorité, comprise comme source de salut. Les mystiques médiévaux déclinent pour l'amour. En réalité, il faut poser ces questions dès la logique symbolique, qui maintient autres.

Il ne nous fournit pas une aide décisive la tâche de préciser les contours et la portée du mot 'cœur' en face à comprendre la moelle de la spiritualité et son histoire. Simplement parce que l'histoire de cette dévotion ne suivit pas un guidon théorique précis, plutôt elle répondit à très

divers stimules et nécessités. La scène biblique du Transpercé il faut la maintenir comme fondamentale. Mais après il ne faut pas oublier que la logique symbolique transite par des sentiers différents à ceux de la logique académique, même si celle-ci reconnaît l'obscurité du concept-symbole qui est le cœur.

Le cœur constitue le nœud d'un riche et multiforme symbolisme. Est l'organe physiologique que soutient la vie. Que bat selon l'intensité des sentiments qui pèsent sur la personne ou exaltent la personne. Le cœur a symbolisé la volonté et ainsi la clarté de la pensée. Maintient une riche signification parce qu'il est enfermé comme un trésor dans la partie supérieure de l'être humain, de la même façon que cache ses sentiments les plus intimes. Le cœur est identifié avec l'intériorité la plus profonde. Quand la raison s'obnubile ou le visage du prochain nous évite, alors c'est le cœur celui qu'y voit plus clair. Est l'organe ou la capacité qui syntonise le mieux avec le monde des sentiments et de l'expérience. Le plus important, on l'a dit, on ne le voit pas avec les yeux, mais avec le cœur.

En des questions qui appartiennent à la foi il est absolument nécessaire user des symboles, puisque eux seulement parviennent à évoquer les réalités qui nous dépassent. Un coup d'œil à la liturgie ou à la mystique va nous convaincre. On approfondira mal dans l'intelligence de la foi sans un développement des symboles religieux. Le cœur, sans aucun doute, occupe un poste préférentiel parmi eux.

Dès ici se comprend que les Saints Pères s'intéressassent pour l'intériorité d'où jaillit le salut, signifié dans l'eau vivante qui, à son tour, renvoie aux sacrements. On comprend que l'entrée dans cet endroit de refuge et consolation qui est le cœur, symbole d'amour, ait frappé les mystiques. Dans ce système symbolique on procède par associations et intuitions. On trouve ici un bon poste pour les expériences vécues par Teilhard de Chardin et pour Charles de Foucauld. Le cœur du Christ transpercé sur la croix est capable de déchaîner tout un ensemble de symboles, et, de fait, ainsi c'est passé dans l'histoire. La compassion, l'eau, les sacrements, le feu, l'amour, l'inter-changement des cœurs, la consolation, constituent des éléments que facilement se déduisent du cœur transpercé et qui s'associent et expliquent mutuellement. Un bon exemple le constitue les hardies images de la litanie du Sacré Cœur.

L'association d'images dans le système de la logique symbolique explique pourquoi et comment s'est développée concrètement la dévotion au cœur de Jésus. Si Christ est l'époux de l'âme, on pourra attribuer à son cœur toutes les expressions du Cantique des Cantiques. Si Christ a été transpercé, la logique symbolique isole ce moment dans le temps (ainsi le fait Saint Jean), lui donne une actualité permanente, le situe dans un autre contexte et constate que Jésus invite à la contemplation de son cœur blessé.

**Manuel Soler Palá, msscc**

*(Traduit par Melcior Fullana Riera)*

# MONSEIGNEUR ROMERO ET LA SPIRITUALITÉ DU CŒUR

## Introduction

### 1. La spiritualité du Cœur

Nous appartenons à la famille de mouvements et associations laïques, de paroisses et congrégations religieuses qui «**ont leurs cœurs humains en syntonie particulière avec le Cœur divin**» (Jean Paul II). Nous faisons partie d'une nombreuse famille encouragée par la **spiritualité du Cœur**. Comme disait Saint Bernard, nous pratiquons l'art de lire le cœur à travers les blessures du corps (elles soient anatomiques, psico-somatiques, mentales...).

De fait, «toutes les générations de chrétiens ont appris à lire dans le Transpercé par la lance du soldat **le mystère du Cœur** de l'Homme Crucifié, qui était le Fils de Dieu» (Audition générale 20.06.79; cfr. Redemptor Hominis, 16 et Dives in Misericordia, 13). En pénétrant par la blessure - corporelle et symbolique - de Jésus nous avons monté à la sphère plus haute du mystère divin: «nous avons connu l'Amour» ; et nous avons descendu, en même temps, au plus profond du mystère humain : «Voici l'homme» (cfr. Gaudium et Spes, 22; Redemptor Hominis, 8).

Le Pape ajoute que souvent ceux qui pratiquent cette Spiritualité du Cœur ne restent pas dans la pure contemplation, mais «ils tirent du Cœur du Christ comme un vrai programme l'énergie vitale de leur activité» (Ángelus 24.06.79).

Le moment critique que nous vivons nous défie de traduire au monde actuel notre Spiritualité du Cœur (charisme) et proclamer une Nouvelle Évangélisation (mission).

Pour illuminer cette recherche je propose la clé que présente l'IV Conférence de l'Épiscopat latino-américain : «Dans l'Amérique Latine, continent religieux et souffrant, il est urgent qu'on proclame sans équivoques l'Évangile de la justice, de l'amour et de la miséricorde» (13).

Comment se réinterprète-il la miséricorde? «L'amour miséricordieux c'est aussi se retourner vers ceux qui se trouvent en manque spirituel, moral, social et culturel» (178).

«C'est une tâche qui est effectuée dans le projet de chaque peuple, en fortifiant son identité et en le libérant des pouvoirs de la mort» (13).

Il paraît que l'Assemblée de Saint-Domingue décrivait, sans y avoir la pensée, le ministère de Oscar À. Romero, archevêque martyr de San Salvador (+ 1980).

### 2. ...Et Monseigneur Romero

L'an 2.000 est proche et, dans l'anniversaire symbolique de la naissance de Jésus-Christ, nous allons célébrer les 20 années de la passion et la résurrection de cet Évêque, duquel on a dit : «En monseigneur Romero Dieu il est passé par l'Amérique latine».

Je leur propose d'illuminer la clé qui nous offre l'Assemblée de Saint-Domingue à travers l'expérience de Monseigneur Romero:

- comment il a fait de la dévotion au Cœur Jésus **la spiritualité de sa vie**
- comment **il a prêché** cet Évangile de l'amour miséricordieux au milieu du conflit et comment lui il **l'a fait entrer dans la culture** de son peuple dans son effort pour restaurer la face défigurée de son peuple.

Spiritualité du Cœur, «Inculturation» (faire pénétrer dans la culture), Nouvelle Évangélisation, Promotion/Libération. Rénovation depuis l'Amérique latine du charisme et de la pastorale.

«Gustavo Gutiérrez dit que la tâche fondamentale de la théologie de la libération c'est comment de dire aux pauvres de ce monde que Dieu les aime. Et cela est ce que Mons. Romero a illuminé avec efficacité» (Sobrino).

### 3. Bibliographie

Nous nous servons d'une bibliographie choisie de première main: **Son Journal** (les annotations d'agenda transcrites des cassettes qu'il enregistrait avant de se coucher), Imp. Critère, San Salvador 1989. La biographie démythifiée de Jésus Delgado, **Oscar À. Romero. Biographie**, UCA, l'El Salvador 1990. Les matériaux repris par María López Vigil, **Pièces pour un portrait**, UCA, l'El Salvador 1993. Les études de Jon Sobrino, **Monseigneur Romero**, UCA, El Salvador 1989.

### 4. Chronologie

- 15 août 1917, naissance à Ciudad Barrios.
- 4 avril 1942, il est ordonné prêtre.
- 21 juin 1970, il est consacré évêque.
- 15 octobre 1974, nommé évêque de Santiago de María.
- 3 février 1977, archevêque de San Salvador.
- 12 mars 1977, **assassinat du P. Rutilio Grande y deux "campesinos"** (paysans).
- 10 avril 1977, il publie sa première Lettre pastorale.
- 14 février 1978, il reçoit le Doctorat "Honoris Causa" par l'Université de Georgetown (Washington)
- Février 1979, il assiste à la Conférence Épiscopale de Puebla (Mexique).
- 2 février 1980 nommé Doctor Honoris causa par l'Université Catholique de Louvain.
- 24 mars 1980, **il est assassiné pendant qu'il célébrait l'Eucharistie.**
- 16 novembre 1989, **6 jésuites et deux Servantes sont assassinés.**

## PREMIÈRE PARTIE

### Itinéraire Spirituel

#### 1. L'Évêque du Sacré Cœur

Personne n'avait aucun doute de que Oscar Romero était un prêtre fervent, avec un grand idéal: **Être avec le Christ un crucifié qui libère. Être avec le Christ un ressuscité qui distribue résurrection et vie**, c'est ce qu'il écrivait dans la Revue interne du Collège 'Pío Latino-Américain', au temps qu'il étudiait à Rome, mars 1940.

Ce qui n'était pas tellement clair est s'il avait la taille pour être évêque.

Quand le Nonce lui a communiqué la volonté du Pape, sa conscience l'a obligée à faire de vastes consultations pour savoir s'il devait accepter ou non. Il avait une santé faible, un tempérament nerveux et un caractère extrêmement timide, entêté et impulsif.

Salvador Carranza qui l'a connu en ce temps-là le dépeint de cette manière:

*Il était un être insignifiant, une ombre qui passait collée aux parois. Depuis qu'il est arrivé à San Salvador, le P. Romero a décidé d'aller se loger au séminaire San José de la Montagne, qui sait pour quelle raison. Nous vivions là une Communauté de jésuites. Mais*



*il ne faisait pas les repas avec nous (ni petit déjeuner, ni repas de midi, ni repas du soir). Il descendait à la salle à manger à d'autres heures pour ne pas nous trouver. Il était clair qu'il nous évitait. Il arrivait au séminaire chargé de préjugés. On ne le voyait pas dans aucune une activité pastorale. Il n'avait pas de paroisse, il n'allait pas aux réunions du clergé. Et quand il allait il se cachait dans un coin et il n'ouvrait pas la bouche. Il avait peur de confronter des prêtres bien actifs, qui étaient radicalisés avec tout ce qu'il se passait dans le pays, ce qui n'était pas si peu... On parlait déjà à ce moment-là de ses moments psychologiques difficiles et qu'il allait au Mexique pour se remettre et on commentait aussi qui avait assez de relation avec des prêtres de l'Opus Dei.*

Formé à Rome, il se déclarait être fidèle au Vatican II, mais quand on lui mentionnait Medellín on dit qu'il montrait un tic nerveux dans la commissure des lèvres. Il consultait tout avec le Nonce scrupuleusement, de sorte qu'il ne jouissait pas de la confiance de l'archevêque Chávez ni de son collaborateur Rivera, qui était beaucoup plus ouvert que lui. Il a accepté, toutefois, la nomination parce qu'il voulait servir à l'Église sans réserve.

Le lundi 8 juin 1970 il a écrit dans les Exercices Spirituels préparatoires de sa consécration épiscopale:

*Venez et reposez un peu... Je sens, après des jours écrasants travail et fatigue, la douceur et l'intimité avec Jésus. Comment je voudrais avancer dans ce contact intime nécessaire! J'éprouve qu'il m'appelle comme un chef afin de projeter une nouvelle phase, pour me confier une charge plus sensible. Je lui livre tout. Le mois du Cœur de Jésus m'inspire le désir d'une consécration plus à fond. Je voudrais me distinguer sur ce point: être l'évêque du Sacré Cœur de Jésus.*

*Pour Marie, ma Mère, au Cœur Jésus, Prêtre suprême et éternel, Berger et Évêque de nos âmes. C'est ma consécration, synthétisée dans ce mot : sentir avec l'Église.*

À ce moment-là, Romero comprenait la dévotion au Cœur de Jésus à la manière la plus traditionnelle et il la vivait sincèrement.

*Il a décidé que sa vie épiscopale serait une réparation permanente de ses péchés et des péchés des hommes. Il a intérieurement choisi au Sacré Cœur de Jésus comme patron de sa vie épiscopale, pour être uni à la réparation que tant de d'autres hommes et femmes dans le monde font à ce Cœur tellement blessé par les péchés des hommes (Mince, 44).*

## **2. Processus de conversion**

Entre les péchés les plus horribles, Romero dénonçait aux **adeptes de Medellín et de la Théologie de la libération: ceux qui ont voulu se servir de la religion pour détruire les bases spirituelles propres de la religion.**

Il avait sur le point de mire les jeunes jésuites de l'UCA, les passionnistes des Naranjos, les prêtres radicalisés, les CEBs (Communautés Ecclésiales de Base) politisées...

Élu archevêque de San Salvador, beaucoup l'ont vu comme un petit inquisiteur du Vatican, un ami personnel du Président Molina et de beaucoup de riches et membres de l'oligarchie.

Toutefois Oscar Romero, à l'occasion du meurtre du P. Rutilio Grande, un jésuite ami, - j'aux 59 ans!-, il a changé.

Jon Sobrino analyse sa conversion de cette manière:

*« Je ne sais pas si j'interprète bien ce qui se passait à ces moments-là dans le cœur de Mons Romero, mais je crois qu'il a dû éprouver que ces paysans avaient fait une option pour lui, ils lui demandaient qu'il les défende. Et la réponse de Mons Romero a été celle*

*de faire, lui-même, une option pour les paysans, se transformer en son défenseur, en voix des « sans voix »... Sa personnalité intérieure était dédoublée : dans son cœur il maintenait les idéaux religieux, il acceptait les directives du Vatican II et Medellín ; mais son esprit interprétait la nouveauté du Concile et de Medellín depuis une position très conservatrice... Ce dédoublement intérieur je crois c'est justement ce que s'est dissous au long de cette nuit, et je crois qu'elle peut être appelé une conversion ; pas tant comme un cesser de faire le mal pour faire le bien, mais comme un changement radical pour capter et mettre par œuvre la volonté de Dieu... Je crois que devant le cadavre de Rutilio, lui est tombé le bandage des yeux à Mons Romero: «Rutilio avait raison». Le type de pastorale, d'Église et de foi qui Rutilio Grande a promu étaient vraies... Ce n'était pas Rutilio Grande qui était erroné, mais lui-même; ce n'était pas Rutilio qui devrait avoir changé, mais lui-même, Oscar Romero» (Sobrino, 16-22).*

Mons Rivera Damas commente:

*Un martyr a donné la vie à un autre martyr... Cette conversion n'a pas été comme celle de Saint Paul chemin à Damas, soudaine et spectaculaire, mais le résultat d'une maturation lente et progressive tout au long de sa vie. En ce sens, Mons Romero est tout près du commun des mortels... Ça a été un changement dans l'amour, librement assumé; avec une claire conscience de dévouement jusqu'à la mort pour les plus pauvres du monde, pour le règne de Dieu, dans l'Église (Delgado, 3).*

Trois mois après sa nomination, Mons Romero était déjà un évêque différent. Le 19 mai 1977 l'armée est entrée en Aguilares, le peuple de Rutilio, elle a expulsé les jésuites, elle a profané l'Église et le tabernacle et elle a assassiné beaucoup de paysans. Après un mois de militarisation, Monseigneur a pu organiser une grande célébration de réparation. C'était le 19 juin, et il a commencé en disant: *C'est à moi de ramasser les attaques, les cadavres et tout ce que la persécution de l'Église laisse en arrière...*

*«Je me souviens aussi, et c'est ce qui m'a frappé le plus de son homélie, le grand amour que Mons Romero montrait envers ces paysans d'Aguilares, souffrants et effrayés par tout ce qu'ils avaient vécu dans le dernier mois. Comment maintenir l'espoir de ce peuple? Comment restituer leur dignité, au moins, dans sa souffrance ? Comment dire qu'ils sont la chose plus importante pour Dieu et pour l'Église ? Mons Romero l'a dit avec ces mots: vous êtes l'image du Divin Transpercé, duquel la première lecture nous parle. Il leur dit : Aujourd'hui vous êtes le Christ souffrant dans l'histoire. Et dans une autre homélie à la fin de 1979, dont je me souviens aussi bien, en parlant du serviteur de Yahvé Mons Romero disait que notre libérateur, Jésus-Christ, il s'identifie autant avec le peuple, que les interprètes de l'Écriture ne savent pas bien si le Serviteur de Jahvé, qu'Israël proclame, est le peuple souffrant ou le Christ qui vient nous libérer (Sobrino, 35).*

Deux religieuses qui ont assisté à cette messe pour le P. Rutilio et les deux paysans brutalement assassinés, l'ont compté de cette manière :

*«Nous venons juste d'Aguilares, de la première messe qu'on a eu après le massacre... Nous sommes arrivés là à 10:00 et on ne pouvait pas y entrer. Des milliers et des milliers de personnes. 90% c'étaient des paysans qui commencent à sortir de leurs cachettes. Ils ont concélébré la messe 11 prêtres, Mons Urioste et l'Archevêque... Il n'y avait pas de place pour les gens. Ils étaient dehors, dans la rue, dans le porche et dans la cour du couvent, il y avait quelque deux mille personnes qui n'ont pas pu entrer...*

*Le sermon de l'Archevêque ne l'aurait pas dépassé Saint Jean Chrisostome. On ne pourra plus écrire sur l'Eucharistie sans avoir comme modèle celle-ci d'Aguilares, où, dans une atmosphère de passion-résurrection on a vécu un air de festivité et d'action de*

*remerciement, en même temps que le pardon et le compromis chrétien de continuer la lutte par la libération de l'homme, pour exiler le péché structurel et avec une participation totale du peuple qui a applaudi, a pleuré et a chanté comme jamais...*

*De là est sortie la procession de l'Eucharistie par le parc central d'Aguilares. Une multitude immense. Toutes les parois des maisons étaient récemment peintes puisque l'armée avait peint tout pour effacer les panneaux révolutionnaires. Tout avec beaucoup de couleurs. Une véritable festivité...*

*Autre «événement» qui aurait pu avoir été tragique c'est que, quand la procession avec l'Eucharistie arrivait l'Hôtel de Ville, onze gardes nationales sont sorties à la rue avec leurs mitraillettes en fermant le pas et ils les ont braqué les gens qui allaient en tête... L'Archevêque a répondu qu'ils continuent à avancer lentement sur les onze gardes qu'ils étaient, les pieds séparés, et en attitude de tirer. Il a été tendu.... Quand on passait devant les gardes, on chantait la chanson qui dit : «Mais où, où, où... où est le Seigneur; dans la personne humble, dans la personne poursuivie, etc....»*

*Une fois dans l'église, il y a eu davantage de vivats, entre eux un vivat au peuple qui est le Sacrement du Christ crucifié et traversé par la lance (lecture du jour) et on a chanté l'hymne national. Une véritable festivité !» (Cité dans «Signos de Lucha y Esperanza. Testimonios de la Iglesia en A.L». 1973-1978, CEP, Lima).*

**Touche au Christ celui qui touche à ses chrétiens**, écrira monseigneur dans la Seconde Lettre Pastorale (1977), n.32. S'élancer à une pratique de frontière cela va lui exiger une rénovation de sa théologie pastorale. Et, en ce qui se réfère au culte du Sacré Cœur que nous étudions, il a précisément trouvé l'occasion en République Dominicaine. Un mois après l'Assemblée de Puebla il dit dans son Journal:

*Je suis allé à la République Dominicaine parce que à Saint-Domingue il y avait un séminaire sur le culte au Sacré Cœur de Jésus (du 19 au 23 mars 1979), préparé et favorisé par un institut international qui organise ces événements dans diverses parties du monde... Ça a été un séminaire très utile dans des connaissances théologiques, bibliques et pastorales; surtout, en dialogue avec les autres participants de divers pays de Centre l'Amérique et du continent. Nous étudions comment rendre attrayant au public d'aujourd'hui ce culte qui, sans doute, est encore d'actualité, mais que, à cause peut-être de qu'il n'est pas suffisamment modernisé, il est considéré par certains comme désuet et démodé. Toutefois, nous avons compris, à la lumière de ces réflexions, qu'il est bien nécessaire de le remettre dans son honneur dû. C'est pour cela que nous avons organisé un petit comité qui, uni au centre international, cherchera les moyens pour effectuer ces idéaux de rénovation... J'ai eu l'honneur qu'ils me nomment président de ce petit groupe d'Amérique centrale ; j'ai accepté avec plaisir parce qu'il a toujours été ma dévotion préférée et parce que je sais que ce culte au Sacré Cœur apportera beaucoup de fruits pour ce qui est la pastorale de nos diocèses (Son journal, p.142-143).*

Moi, j'ai été un de participants dans la Rencontre, je garde deux souvenirs de Monseigneur Romero: Une censure à mon **impatience juvénile** quand j'ai critiqué l'orientation conservatrice de l'institut -déjà disparu- qui favorisait et parrainait l'événement, et un mot de courage pour mon rapport sur **l'Agneau transpercé dans l'Apocalypse** qui le fortifiait personnellement dans les difficiles temps de répression, et peut-être de martyre, qui souffrait son diocèse.

Ce Congrès m'a mis sur le chemin juste de la rénovation du culte que les jésuites Solano et Mendizábal prêchaient avec tant de zèle. Quelque chose de semblable a dû signifier pour Monseigneur: Le passage de l'image du Sacré Cœur au Transpercé sur la croix, qui pouvait être toujours -si nous obtenions de l'actualiser- le meilleur remède pour les maux de notre temps.

### 3. Ceux qui suivent à l'Agneau

Ils ne disparaissent pas dans son Journal toutes les pratiques dévotes: Quand il se réunira, par exemple, avec les religieuses Oblatas pour planifier l'ordre qu'elles lui ont fait à Saint-Domingue: *Un cadeau du Cœur de Jésus et j'espère que par notre humble moyen, son royaume s'étend et approfondisse encore plus dans nos chrétiens d'Amérique centrale* (l.c. p 217 et 221). Ou quand il fera la consécration dans la festivité du Christ Roi (l. c. p 342)...

Mais où la dévotion apparaît comme la spiritualité qui encourageait sa vie c'est dans son service quotidien, qui actualise la miséricorde:

*Le pays est blessé et il a besoin d'un bon Samaritain... La violence, le meurtre, la torture où ils en restent tant de morts, le «macheteur» (frapper avec la machette) et jeter à la mer, lancer des gens : tout ceci est l'empire de l'enfer (1 juillet 1979).*

*À quoi servent des belles routes et aéroports, des beaux bâtiments de grands étages, s'ils ont été malaxé et pétri avec le sang des pauvres, qu'ils ne vont pas jouir d'eux? (15 juillet 1979).*

*Ce sang, la mort, elles touchent le cœur de Dieu lui-même (16 mars 1980).*

Le moment le plus expressif que ce culte renouvelé a été la festivité du Sacré Cœur en 1979, unie sacramentellement au cœur transpercé d'un de ses prêtres assassinés : Le P. Rafael Palacios.

*Jeudi 21 juin 1979 : Les sœurs de l'hôpital ont été les premières à me rappeler que ce jour est l'anniversaire de ma consécration épiscopale et, franchement, il y a neuf ans que j'ai été oint avec la plénitude du sacerdoce... Il m'a semblé très significatif de le célébrer avec un prêtre assassiné et avec la solidarité en séance plénière de tous les prêtres de l'Archidiocèse et de beaucoup qui sont venus d'autres diocèses, y compris Monsieur l'évêque de Santiago de María, Monseigneur Rivera... Il m'a semblé une autre façon grandiose de célébrer cet anniversaire : les funérailles du Père Palacios. Il a été amené depuis Sainte Técla et nous attendions dans la basilique du Sacré Cœur tous les prêtres, religieuses et nombreux fidèles qui dans une procession de silence impressionnant accompagnons le cadavre jusqu'à la Cathédrale... Dans mon homélie j'ai essayé d'interpréter la voix du sang d'un prêtre assassiné qui nous révèle ces trois points : d'abord, le mystère de l'iniquité, en indiquant la situation injuste de structures de péché dans notre pays et le péché aussi de l'Église, qui souvent se fait complice en indiquant ou en doutant des prêtres à cause de son effort pour se mettre à jour dans la pastorale de l'Église. Le second point, le mystère de la fidélité, comment mourir de cette manière n'étant pas une mauvaise personne, mais étant fidèle, comme le Christ au Père, comme l'Église au Christ. Et en troisième lieu, rassembler un message d'espoir, puisque cette mort nous donne la dimension du travail de l'Église, de former des hommes nouveaux dans l'amour...*

*Vendredi, 22 juin 1979 : Le matin, j'ai suis allé à Suchitoto pour célébrer la Messe de corps présent du Père Rafaël Palacios... Dans mon homélie j'ai uni l'idée de la festivité du Cœur de Jésus avec la mort du Père Rafaël. Le prêtre rend présent le mystère du Christ qui est mystère d'amour. C'était la meilleure date pour que Rafaël Palacios retourne mort à son peuple adoptif et dire dans le jour du Cœur de Jésus, «Mission Accomplie! »... Nous tournons autour du parc tout en portant le cadavre avec une grande assistance et ensuite il a été enterré dans la chapelle du Cœur de Jésus. Entre des chansons pascales, les larmes paraissaient illuminées par un grand espoir chrétien... L'après-midi, Messe du Cœur de Jésus dans la basilique... Dans la prédication j'ai essayé de présenter comment l'Église était déjà dans le Cœur du Christ*

*historique. Et le Cœur du Christ suit présent dans l'Église, pour la sanctifier, et pour la mettre au service du monde, avec la mission qu'il a apporté du Père » (Son journal, pp. 227-229).*

Mons Romero, il était en train de passer de la dévotion à la spiritualité et il réussissait à «inculturer» (mettre dans la culture – faire entrer dans la culture), «sans équivoques, l'Évangile de la justice, de l'amour et de la miséricorde».

#### **4. Jusqu'à donner la vie**

Pour arriver à être **l'Évêque du Sacré Cœur** il lui restait encore répondre à la question qui identifie avec les sentiments les plus profonds du Christ. **¿Pouvez-vous boire le calice que je vais boire ?** Malgré sa répugnance à mourir, Monseigneur a dit oui.

Dans la dernière semaine de février 1980 Monseigneur il a écrit dans sa dernière retraite ce qui peut être considéré son testament spirituel :

*Je désire me trouver avec Jésus et prendre part de son obéissance au plan de salut de Dieu... Je lui demande de me rendre plus transparent de son amour, de sa justice, de sa vérité... Le Père Azcue est venu et tous nous nous confessons : C'est difficile pour moi d'accepter une mort violente qui dans ces circonstances est très possible. Le père m'a encouragé en me disant que ma disposition doit être de donner ma vie pour Dieu, quel que soit la fin de ma vie... Mais plus précieux que le moment de mourir c'est lui livrer toute la vie, vivre pour lui.*

*Un autre aspect de ma consultation spirituelle a été ma situation conflictuelle avec les autres évêques... On peut céder dans quelques aspects accidentels, mais on ne peut pas céder dans la suite de l'évangile de forme radicale.*

*Nous sommes arrivés à la méditation du royaume de Dieu et de la suite du Christ... Je consens ainsi ma consécration au Cœur de Jésus, qui a toujours été source d'inspiration et réjouissance chrétienne dans ma vie. Je mets ainsi aussi sous sa providence affectueuse toute ma vie et j'accepte avec foi en lui ma mort, soit-elle le plus difficile. Je ne veux pas lui donner une intention comme je le voudrais par la paix de mon pays et par la floraison de notre Église... parce que le Cœur du Christ saura lui donner le destin qu'il veut (cfr Mince, 188-191).*

Il avait écrit dans son Cahier 1, 37:

*L'aspect sacerdotal de la mort: le moment le plus sacerdotal de la vie. On brûle une bougie et on brûle un foyer, et quoi ? Peut-être la rivière ne continue pas ses cours et ses eaux, à pousser les turbines qui sont à l'origine de l'électricité ?*

Il a bu le calice du peuple, et « de Mons Romero s'est transformé en un homme universel, un homme pour tous les âges ». Il a laissé qu'on lui transperce le cœur, et Mons Romero s'est transformé en *témoin et martyr de la vérité, de la justice et l'amour de Dieu.*

*Il a amené ainsi sa vie à plénitude, en partageant le destin de beaucoup de gens de El Salvador qui meurent assassinés ; et il a amené à plénitude son sacerdoce - comme Jésus - en offrant non le sang d'agneaux, mais son corps propre et son sang propre (Sobrino, 195).*

## SECONDE PARTIE

### En focalisant sa spiritualité

#### 1. Le Dieu d'Oscar Romero

(En Suivant l'article de J. Sobrino, *Monseigneur Romero, croyant, archevêque et salvadoreño*, en Monseigneur Romero, UCA, l'El Salvador 1989, pp. 67-76).

Peut-être dire d'une personne qu'il croit en Dieu il peut paraître très peu. On suppose généralement que nous croyons vraiment, et que Dieu est comme nous le croyons. C'est pourquoi notre foi a tellement peu d'incidence dans la vie.

Mais la chose plus grande que nous pouvons dire de Mons Romero c'est **qu'il a cru en Dieu et il a cru à la manière de Jésus**. Son exemple vif nous aide à découvrir si c'est la même foi qui nous pousse, la même dynamique, la même force intérieure qui mouvait Jésus (et que nous appelons **le Cœur de Jésus**).

##### 1.1 il a cru dans le Dieu du Royaume

*Monseigneur croyait que la misère des pauvres touche le cœur de Dieu lui-même. C'est pourquoi il a été, d'abord, défenseur de la vie et spécialement de la vie des pauvres. Le monde du repas, du travail, de la santé, du logement, de l'éducation c'est le monde de Dieu. La gloire de Dieu consiste ce que le pauvre vive.*

Il était convaincu, en outre, que la volonté de salut de Dieu doit être rendu efficace, et par ceci il n'a pas refusé de s'engager avec le conflit et l'organisation des pauvres. Il a assumé quelque chose que nous assumons rarement : *Seulement les pauvres libèrent les pauvres, et la mission de l'Église est de les accompagner dans la prise de conscience de son rôle.*

Il a aussi cru que la nouvelle société doit être une société d'hommes nouveaux, des hommes et des femmes du Royaume. Pour cela il a défendu toujours les valeurs morales et spirituelles de la personne soulignées par Jésus de Nazareth

##### 1.2 Il a cru dans le Dieu de la vérité

Personne n'a parlé autant et aussi clair que Mons Romero sur la vérité à El Salvador. Il aimait qu'ils disent que dans sa valise **il portait la vérité**. Personne n'a pu l'accuser de menteur.

Mais il a fait, en outre, une chose plus difficile : Dire toute la vérité. Il a restitué sa valeur au mot ; Ses homélies donnaient témoignage de la réalité ; il a interrogé à tous les groupes et secteurs, et lui même était toujours disposé à écouter, se réunir, à apprendre, à donner une occasion ; a payé avec le prix de sa vie le compromis avec la vérité. Il a vu la défense de la vérité comme une exigence de sa foi en Dieu, qui se montre dans l'histoire

##### 1.3 Il a cru dans le Dieu de ce qui est nouveau

Au niveau personnel il a été capable de se convertir aux 59 ans, quand les hommes sont déjà généralement structurés et quand il était dans la pyramide du pouvoir ecclésial.

Il est parvenu à s'ouvrir à l'évolution du Vatican, de Medellín, de Puebla, du corps enseignant papal, de la théologie de la libération. Dans sa gestion épiscopale il a été préoccupé pour répondre aux nouveaux problèmes, de sorte qu'il scandalise par son ouverture à la haute classe et aux jeunes militaires, au mouvement populaire, à ce que beaucoup de gens appelaient la gauche, aux prêtres politisés, à d'autres églises. Même à ce qu'il craignait le plus... l'insurrection armée. Quand ils l'ont tué il organisait un voyage pour apprendre de l'expérience nicaraguayenne

Tout ceci a dominé son caractère naturellement timide et conservateur, comme une manière concrète de suivre Jésus. Même si cela lui coûtait se sentir seul et être mal vu, spécialement par la Hiérarchie.

#### 1.4 Il a cru dans le Dieu de ce qui est pauvres

Dans les crucifiés de l'histoire le Dieu crucifié est devenu présent. Deuxièmement, il a trouvé Dieu **depuis les pauvres**. Il était convaincu de ce qu'on a dit à Puebla, 1142 : « C'est pourquoi - étant pauvres, Dieu prend sa défense et les aime ». Il s'est laissé évangéliser par eux, par les valeurs positives qui l'interrogeaient et l'enrichissaient.

#### 1.5 Il a cru dans le Père de Jésus

Il est évident que dans les caractéristiques précédentes nous avons décrit la face du Père de Jésus. Le Dieu du royaume, le Dieu de la vérité, le Dieu de ce qui est nouveau, le Dieu des pauvres, ce sont des noms pour caractériser au Dieu de Jésus.

Mons Romero, comme Jésus, a dû maintenir sa foi dans les preuves qu'il a supportées: la solitude, non-savoir, attaque, persécution. La foi on ne lui a pas donné directement, mais il a dû la faire à travers la pratique de son ministère épiscopal difficile. Il a été témoin fidèle, comme Jésus, jusqu'à la fin.

#### QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION OU LE DIALOGUE :

- a) *Qu'est-ce qui attire le plus votre attention à propos de la foi de Mons Romero ?*
- b) *Quelles sont les caractéristiques plus importantes de notre foi ? En quoi se ressemble-t-elle notre foi à celle de Mons Romero et en quoi sommes-nous plus éloignés ?*
- c) *Dans quel sens peut-on dire que la foi décrite en haut est le noyau intérieur de Jésus, son dynamisme vital, ce qu'appelons-nous **le Cœur de Jésus***

## 2. Le peuple crucifié signe des temps

(Texte écrit par I. Ellacuría exilé à Madrid en 1981, et publié en 'Carta a las Iglesias desde el Salvador', 10/207 (1989) 4-6 et 'Selecciones de Teología', 116 (1990) 243-246 ; très élaboré en 'Mysterium Liberationis', t. II, pp. 189-216, UCA, El Salvador, 1991).

«Notre temps est plein de signes à travers lesquels devient présent le Dieu qui sauve l'histoire. Le problème est les discerner, arriver à savoir ce que Dieu dit par le biais d'eux et comment nous les hommes devons répondre à cette volonté de Dieu signalée à travers les signes...

Mais entre tant de signes comme ils se donnent toujours, quelques-uns frappants et d'autres à peine perceptibles, il y a un en chaque temps qui être ce qui est le principal, à la lumière duquel on doit discerner et interpréter tous les autres. **Ce signe est toujours le peuple historiquement crucifié**, qui, ensemble à sa permanence, il présente la manière historique toujours différente de sa crucifixion. **Ce peuple crucifié est la continuation historique du Serviteur de Yahvé**, auquel le péché du monde continue à lui enlever toute figure humaine, auquel les pouvoirs de ce monde continuent à dépouiller de tout, ils continuent à arracher jusqu'à la vie, surtout la vie.

Son caractère de signe chrétien est assuré par Jésus lui même. Dans celui qui a faim et soif, dans l'emprisonné et disparu, dans celui qu'il est poursuivi jusqu'à la mort en raison de la justice et pour qu'il ne continue pas à régner l'injustice, dans celui qui est pauvre parce qu'il a été dépouillé, dans celui-là il se cache et Jésus apparaît. En lui on donne le grand signe des temps, précisément dans sa transparence opaque et ambiguë...

L'Église devrait se fixer comme mission historique de faire retourner aux hommes avec des yeux de miséricorde - *Dives in de la miséricorde* - à cette humanité exploitée et massacrée. Ce que les agences de tourisme font pour que le monde s'amuse l'Église devrait le faire en direction contraire pour que le monde se convertisse. Que les hommes fixent ses yeux et son cœur au Guatemala et ses gens assassinés, à El Salvador et ses dix mille victimes enterrées durant cette année, dans tant d'emplacements où les majorités opprimées séculièrement et elles sont poursuivies quand elles cherchent se libérer de cette oppression. Et avec les yeux et le cœur mis sur ces réalités historiques sanglantes, ils méditent sur la passion et la mort de Jésus, sur son cœur ouvert par la lance du pouvoir, de l'oppression et de la répression. Peut-être qu'il sorte ainsi de ce cœur ouvert une humanité nouvelle et il renaisse ainsi une Église plus resplendissante, avec moins de taches et rides, avec un plus de élan prophétique, avec une plus grande similitude avec Jésus mort par nos péchés et tué par les athées et les assassins de toujours...

Je les défie qu'ils lisent les quatre ou cinq livres de Mons Romero, ses lettres pastorales, et ils me disent ce qu'ils en trouvent qui ne soit pas authentiquement et purement chrétien. Et il a été assassiné, toutefois : heureusement sur l'autel, pour signifier ce qu'il était et pourquoi lui on poursuivait. Certains répondent immédiatement à cela qu'on lui poursuivait parce qu'il faisait de la politique, il entrait dans la politique. Je dis toujours que nous n'avons pas besoin de nous mettre en politique, nous sommes dedans. Plus que cela il conviendrait de se demander comment s'en sortir de d'elle. Et comment va-t-on sortir de l'option préférentielle pour les pauvres, comment se tirer du compromis avec ces gens, comment de la mort de 30.000 personnes assassinées durant deux années, comment de la misère, la faim, la violence ? Comment allez-vous, chrétien, vous sortir et quitter tout cela ?

Les Églises d'Amérique Latine interpellent à tous ces qui veulent les regarder, dans une quadruple sens: ¿Y a-t-il dans son Église une option préférentielle pour les pauvres ? ; ¿Y a-t-il dans son Église un accompagnement réel aux luttes qui sont réellement de libération des majorités populaires?; ¿Y a-t-il un effort pour que la théologie et la pastorale s'introduisent dans ces mouvements et essayent-ils de les christianiser ? ; Est-ce qu'il y a un facteur profond, important, de persécution ?

La seule chose que je voudrait - parce que parler d'interpellation il sonne très fort - ce sont deux choses: que vous mettaient vos yeux et votre cœur sur ces peuples qui souffrent autant – quelques-uns souffrent de la misère et de la faim, d'autres l'oppression et la répression - et ensuite (puisque je suis jésuite), que devant ce peuple ainsi crucifié vous faisiez le Colloque de St Ignace dans la Première Semaine des Exercices Spirituels, vous demandant : Qu'est-ce que j'ai fait pour le crucifier ? , Qu'est-ce que je fais pour que le des-crucifient? Qu'est-ce que dois-je faire pour que ce peuple ressuscite?»

#### **EXERCICES POUR RÉFLÉCHIR OU DIALOGUER :**

1. Lire posément le texte, seul ou en compagnie, et essayer de répondre aux questions que Ellacuría pose.
2. Qu'est-ce que cela a à voir cette « contemplation du transpercé » avec ma « Spiritualité du Cœur » ?
3. Comment essayons-nous « de servir au Transpercé dans les transpercés » ?



### 3. Les quatre dieux

*Luis Melgar Brizuela a écrit un poème magnifique intitulé « Les dieux de la guerre » (El Salvador 1992).*

La situation a changé depuis lors, mais il se peut bien que le poème aurait quelque chose de « inspiré », et le mot poétique était aussi prophétique.

Nous publions une sélection, en découpant, en outre, ce qu'il dit du dieu n. 2 et du n. 3 jusqu'au niveau où on puisse le supporter. Nous pouvons ne pas être d'accord totalement avec le poète, mais indubitablement il nous aide à réfléchir sur l'originalité de la foi de Mons Romero et à nous interroger personnellement.

«Ici à El Salvador nous pouvons inventer (et inventorier ensuite) qu'ils existent au moins quatre dieux en guerre comme cavaliers de l'Apocalypse comme les pointes principales de la rose des vents de la guerre déliés par le manque de pains et la faute très grande des poissons gras. Amen»

**«Le premier est le Dieu du Drapeau National:** Son nom est à l'égal de l'Union et la Liberté auxquelles il ignore pratiquement. Il aime qu'on lui chante le «Te Deum ». Dans son nom les riches flagellent aux pauvres et ils les tuent et ensuite eux ils enterrent debout... Son temple plus grand est la Banque Centrale de Réserve. Ses brebis (en réalité, loups avec des peaux) broutent les billets de banque dans des zones exclusives de San Salvador ou de Miami... Son cinquième commandement est: «Tu Tueras!» C'est le nombre 1 parce qu'il est le plus vieux et il continue à utiliser des balles et des discours au drapeau pour régir. Il ne voit pas. Il n'entend pas. Par contre il crie chaque jour plus. Sa meilleure heure est vers le fond de la nuit. (De là les états d'emplacement et les couvre-feux). Et son tunique est noire parce qu'ils sont coupables».

**Le deuxième est le Dieu du Te-Deum, celui de l'Église Catholique :** «C'est un Dieu malade de bonhomie. Il est myope particulièrement de l'œil gauche. Il n'est pas gueulard mais il lui manque courage pour dire au César ce qui est du César. Il bégaye beaucoup. Non seulement il tarde mais il oublie. Et il lui suffit de prier. Son petit pain est : «Je ne suis pas prêt pour mettre mon royaume dans ce monde ». Ses brebis sont pieuses et elles n'arrivent pas à sauter la clôture de la peur. ... Toutefois il se rappelle avec colère les premiers siècles quand l'impérialisme romain allait en retrait et le Christ de l'Histoire implantait sa croix de baiser en baiser sans trahir au fils de l'homme ouvrier. C'est à dire quand il mangeait avec les pauvres du monde et il les mettait d'abord en union et ensuite il les mettait en liberté».

**Le troisième est le Dieu de Farabundo:** «Il se dit à lui-même fils du pauvre : du charpentier et de la blanchisseuse ; et il prend très sérieusement l'histoire des mangeoires surtout le fracas de la montagne. Il n'aime pas le Te Deum et il parle, sotto voce, la langue des pauvres plus des tels que lesquels, «la mara, la brosa, la plèbe», mais avec des poings, avec des pierres, mais avec des rafales. Ils sont ainsi les fruits de la colère dans leurs champs. Le Dieu du Farabundo Martí n'a pas un nom biblique ni temples de luxe : il peut bien s'appeler Che-Jésus-Christ, Saint Karl Marx ou Padrecito Lenin. Sa consigne est : Prend ton fusil et suit-moi. Ses brebis (en réalité, les petits-fils du jaguar) ont cessé d'être des brebis apprivoisées. Il attend être le prince de la paix quand il terminera de faire la guerre».

**Le quatrième est un Dieu moins célèbre, le Dieu Romero:** «Ce Dieu est apprivoisé comme un agneau et astucieux comme un serpent : de la droite il a sorti la Théologie et de la gauche la Libération. Un berger à lui appelé Monseigneur Romero, de nom Oscar Arnulfo, est mort criblé de balles au moment du calice par les agents du Dieu nombre 1. Et d'autres bergers, Rutilio, les Ignaces, Ramón, Joaquin, Seconde, Aimé, ils ont offert le vin de leur sang au royaume de ce monde. Ses brebis chantent en plein soleil. Et ils effrayent le mal. Ils peuvent

marcher également à la recherche de chemise pour les pauvres que dévêtir de son étiquette au riche ; aller comme des Samaritains avec les exilés ou jeter dehors du temple aux banquiers. Sa théologie est: Libérez-vous les uns les autres. Son unique commandement est: Tu Aimeras! (Et il cherche à savoir s'il était au simple Dieu ou était au prochain). Ce Dieu, parfois, à la négligence du Dieu nombre 2, il monte en chaire et dit: «Je vous ordonne : Cessez la répression». Alors les ministres du Dieu nombre 1 clament: Il a blasphémé, Il a blasphémé! Et sans plus et sans dire un petit mot ils le crucifient avec une balle de la taille d'un Cœur de Jésus, mais vraiment, non comme une estampe. Ce pourquoi ce Dieu travaille plutôt caché depuis le cœur davantage comme «tatú» de la libération. Et quand il attaque, à la pleine lumière du jour, ses mots d'amour font trembler la terre promise».

**QUESTIONS POUR LA RÉFLEXION OU LE DIALOGUE :**

1. *Éprouvons-nous aussi dans une certaine manière la guerre entre ces quatre dieux ? Comment ?*
2. *Quel de d'est notre Dieu ?*
3. *Dans quel sens le Dieu que Romero a prêché est le Dieu du Cœur de Jésus ?*
4. *Qu'est-ce que vous avez appris dans la lecture de ce petit livre pour répondre aux questions que nous nous faisons dans l'Introduction ?*

**Jaume Reynés, msscc**

*(Traduit par Francisco J. Oviedo)*

## LE NOUVEL VISAGE DE MARIE

### 1. Révision de l'image traditionnelle de Marie

Comme missionnaire des Sacrés Cœurs Jésus et de María, j'aime bien partir du symbole du cœur. Une spiritualité qui considère à Marie de Nazareth depuis le cœur, depuis son centre plus intime, elle nous aidera à dépasser tout arrière-goût d'Ancien Testament. Par exemple, une Sainte Vierge du Carmen moins miséricordieuse que Sainte Rose de Lima, ou, à l'inverse, plus clémente et puissante que le Bon Dieu lui-même.

Et si nous passons par le Nouveau Testament, l'image d'une Reine trop semblable aux reines temporaires, qui menace avec des punitions foudroyantes et avec l'enfer, comme il pourrait bien se donner le cas dans quelques révélations privées. Vous Pouvez consulter, **J. Reynés**, « **Le véritable secret de Fátima** » en Amigo del Hogar ; **F. Romeu**, « Fátima, un simple missatge i CAP secret » (Foc Nou) ; **J.I. González Faus**, « ¿Fátima? Non, merci » ; **M. D'Oliveira**, « Fátima, jamais plus ! » (<http://www.servicioskoinonia.org/re-lat/223e.htm>).

- Tout en suivant Jean Paul II dans l'encyclique "*Riche en miséricorde*", centrons le message chrétien en vue de Jésus-Christ révélateur de la miséricorde du Père. Tant l'Église comme Marie, elles sont « *expertes en miséricorde* », servantes et mères de miséricorde. Et bien peu de titres comme celui du Cœur de Marie l'expriment avec tant de force !
- Pour parler de la spiritualité mariale je ne trouve pas aucune autre contribution plus personnelle que les quatre-vingt-dix pages que j'ai écrites il y a quinze ans dans « La spiritualité des transpercés » (VV., Contempler à celui qu'ils ont transpercé. Théologie et praxis depuis le cœur. MSSCC. Saint-Domingue, 1990, 149-239). Bien que la perspective soit diverse, il me semble un schéma toujours utilisable et que, avec quelques notes opportunes, on peut le mettre à jour.

### 2. La Femme nouvelle

Dans les premiers siècles Marie elle a été considérée comme « une transparence structurelle de l'Église », inimaginable hors de l'Église. Saint Agustín déjà il affirmait qu'elle « *avait dans une plus grande considération être disciple du Christ que d'être sa mère* ».

À partir des siècles IV-V il est apparu « le virement individuel » centré dans « les gloires et les privilèges » de la très Sainte Marie. Au Moyen Âge on a fait « le virement théologique » exprimé dans la consigne : « De Maria nunquam satis », de Marie nous ne dirons jamais suffisamment !

Le Concile Vatican II a voulu corriger cette inflation mariale. Parce que

*en général nous pouvons établir la corrélation suivante : à une accentuation spéciale mariale il se correspond aussi une image de l'Église hiérarchisée et nettement autoritaire, apologétique et, peut-être, triomphaliste ; au contraire, un modèle d'Église critique face à l'autorité, fraternelle et sobre il est attaché à une certaine réserve devant tout ce qui est marial (A. Müller).*

Ainsi donc nous passons de la mariologie de la gloire à une mariologie du service. Un passage jamais fait du tout ni sans douleur de la part de beaucoup de monde. Ainsi, par exemple, c'est le cas de la tension entre mariologie et féminisme: *depuis l'optique du féminisme ils ne s'entendent pas très bien (Marie et les femmes) (M. Rubio).*

I. Gómez Acebo étudie critiquement le kidnapping qui a fait la culture patriarcale de l'image de la femme de Nazaret, dans « Marie et la culture méditerranéenne » en I. Gómez Acebo (ed.), *María, femme méditerranéenne*. DDB. Bilbao, 99, ps. 19-76. - On peut aussi lire M. Rubio, *Une nouvelle face de femme. La figure chrétienne de Marie à l'heure des féminismes*. PS. Madrid, 1989 et M. Navarro, *María, la femme*. ITVR. Madrid, 1987.

La brésilienne Marie Soave Buscemi, parle d'une mariologie ennemie des femmes :

*« Dans la tradition du Moyen Âge on chantait, entre les moines bénédictins français : 'l'amour des femmes est paille, le véritable grain est la Vierge María'. Les femmes communes et courantes ne pouvaient pas être comparées à cette Marie. La vénération à la Vierge María servait pour opprimer aux femmes. Les attributions données par quelques hommes à la vierge, 'douceur, tendre, bonté, humilité, obéissance', sont transformées en des attributions fondamentales dans l'éducation exclusivement féminine ». Nous trouvons également une mariologie amicale des femmes : « La résistance de beaucoup de femmes au régime oppresseur du père, des frères et du mari, elle a été à beaucoup d'époques du passé la vie en virginité. Le mouvement de Jésus et les premiers christianismes ont été enrichis par la présence ministérielle des vierges. Les phénomènes des couvents, de la vie comme Béguines et des grands mystiques du Moyen Âge, ont été des phénomènes de grande libération et dignité pour la vie des femmes » (« Ils passeront... Moi... cocotte. Essai pour une Mariologie de résistance » en RIBLA 46 (2003) 82-97).*

En ce qui concerne le Magistère de l'Église, il paraît que *Marialis Cultus* de Paul VI, (1974) ns. 34 i 37 suit sans être dépassé. Le jésuite J. A. García fait un bon résumé de la réflexion de Jean Paul II en *Mulieris Dignitatem*, dans « la femme, provocation et prophétie pour l'homme » (ST 11 (1988) 793-803). La Lettre du Card. Ratzinger aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et la femme rive la même volonté doctrinale :

*La figure de María constitue la référence fondamentale de l'Église. On pourrait dire, métaphoriquement, que Marie offre à l'Église le miroir dans lequel elle est invitée à reconnaître sa propre identité ainsi que les dispositions du cœur, les attitudes et les gestes que Dieu attend de d'elle... Regarder Marie et l'imiter ne signifie pas, toutefois, pousser l'Église vers une attitude passive inspirée dans une conception dépassée de la féminité. Il ne signifie pas non plus la condamner à une vulnérabilité dangereuse, dans un monde où ce qui compte est surtout la domination et le pouvoir... Loin d'accorder à l'Église une identité basée sur un modèle contingent de féminité, la référence à Marie, avec ses dispositions d'écoute, accueil, humilité, fidélité, louange et attente, il place à l'Église dans la continuité avec l'histoire spirituelle de l'Israël... Même en s'agissant d'attitudes qui devraient être typiques de chaque baptisé, de fait, il est caractéristique de la femme de les vivre avec une intensité particulière et de forme naturelle (31-07-2004, dans <http://www.zenit.org/ZS04073101>).*

L'Association « Creients i Feministes » a accusé l'analyse simpliste et tendancieux:

*La lettre est certainement une allégation contre les courants féministes de l'égalité et une défense de la différence sexuelle, avec des intentions claires de défendre la famille patriarcale et laisser bien clair quelle est la place que la femme occupe dans la société et dans l'Église (Voir le document dans le Diario de Mallorca, 1.9.2004).*

Il est évident que la nouvelle face de Marie doit se situer dans le cadre d'une ecclésiologie et d'une anthropologie renouvelées par le Concile. Tout ceci implique écouter les voix qui revendiquent une nouvelle image de femme comme un des principaux signes de notre temps.

Au-dessus des différents féminismes existants, on devrait être d'accord au moins dans le rejet frontal à toute discrimination.

### 3. La Vierge de Noël

C'est l'icone le plus popularisé de la Vierge Marie, que dans notre culture catalane on définit précisément comme *Mare de Déu/Mère de Dieu*. Marie avec l'enfant dans ses bras nous rappelle que *Dieu est notre Père, mais surtout notre Mère* (Jean Paul II).

*On peut bien dire que Marie et les bergers sont comme une monnaie : d'un côté ils portent la face de la femme et de l'autre la face des pauvres, du peuple fidèle. L'un n'existe pas sans l'autre. Si nous agitions la monnaie, la multitude de faces on la confonde avec la face de Marie. Elle se transforme en une face seule, un seul peuple en mouvement* (Gebara-Bingemer).

On a aussi dénoncé « le kidnapping (séquestration) bourgeois de la mariologie »

*Si cette Marie qui a foulé cette terre n'a eu rien à voir avec Cléopâtre ou avec Popée, on n'arrive pas à comprendre pourquoi cette Marie du culte doit être plus semblable à une sublimation de ces dames qu'à la réelle paysanne de Nazareth* (I. González Faus, «Mémoire de Jésus, mémoire du Peuple». ST. Santander 1984, p 16

C'est la manipulation spiritualisant du message chrétien jusqu'au point de le rendre aussi inoffensif qu'un petit chien loulou. (Cfr. G. Gutiérrez, **La force historique des pauvres**. Sígueme. Salamanque 1982, p.166)

J. M<sup>a</sup>. Díez Alegría, "La séquestration de la Sainte Vierge Marie":

*Les puissants, qui ont kidnappé l'évangile, le privant de leur mordant, pour l'adapter à une consommation manipulable et banale, ont également kidnappé Marie, en la transformant en un princesse d'histoire de fées, irréaliste et intemporelle, pour la lui enlever aux pauvres et pour couvrir avec son culte les falsifications plus graves du message de Jésus. Il est nécessaire de racheter à Marie, en la sortant de la cage dorée et traître dans laquelle ils l'ont mise... Marie de Nazareth, psycho-sociologiquement, n'a rien absolument d'une nonne ou religieuse du couvent. C'est une femme-femme du peuple-peuple... Elle-même est l'évangile, les bonnes nouvelles pour les pauvres, la réalité des béatitudes de Jésus. Il faut la libérer de tous les faux oripeaux avec lesquels ils l'ont défigurée, pour la restituer aux siens, qui sont ces pauvres de la terre qui cherchent la justice de Dieu.*

Le carmélite A. Guerra a écrit une étude intéressante avec le titre «María du peuple pauvre et simple» (RevEsp 218 (1996) 67-94): *Et de la même manière qu'elles coexistent des christologies diverses dans la base du catholicisme populaire, « on peut être assuré, comme hypothèse au moins de travail, qu'il ne devra pas étonner le fait de qu'elles peuvent exister dans le même peuple pauvre et simple des différentes mariologies*. Il se réfère à trois : Celle «de toujours» (où prédomine la dimension vénération et culte sur le suivi et l'imitation), celle qui est sicaire (qui a le *magnificat* comme programme, interprété dans la ligne les zélotes) et celle de la femme opprimée (depuis la clé féministe mentionnée plus haut).

Une spiritualité mariale authentique ne peut pas cesser de remettre en question comment nous nous situons personnellement et communautairement devant les pauvres et marginalisés, devant la lutte pour les droits humains et devant l'injustice, en nous encourageant à une option sincère par les pauvres.

#### 4. Le disciple qui gardait et méditait son cœur

*Comme mère, Marie est celle qui est la gardienne du dépôt authentique de l'Église qui est Jésus, le Christ. Et l'ancien adage ad lesum per Mariam, comme la maternité de Marie en ce qui concerne l'Église, ou la même maternité de l'Église, on les place dans celui de conserver, dans cette mémoire qui finit par racheter, inaltéré et jeune, le passé de Jésus, même si elle est une mémoire subversive et parfois douloureuse pour la même mère» (J.I. González Faus).*

*Au moyen de la foi Marie elle continuait à écouter et à méditer la révélation, qui chaque fois devenait plus transparente, d'une manière qui `dépassé toute connaissance' (Ef 3.19), l'autorévélation du Dieu vivant. Marie mère se transformait ainsi, en un certain sens, dans le premier disciple de son Fils, la première à laquelle il semblait dire : `Suis-moi' avant encore d'adresser cet appel aux apôtres ou tout autre personne » (Jean Paul II).*

«Elle a avancé dans la pérégrination de la foi et elle a maintenu fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la Croix» (*Lumen Gentium*, 58). Ce que le pape appelle « la phase dynamique de la foi de Marie ».

María vue comme le premier disciple, agenouillée aux pieds de Jésus, nôtre sœur, lien de communion œcuménique.

#### 5. La servante du Royaume

*María est animée par la passion de Dieu. Dans le double sens du terme passion : d'abord, dans le sens de recherche de ce qui est aimé, de ce qui nous attire, comme le négociant cherche belles perles. Et en outre, dans le sens de souffrir, de faire des efforts, de vouloir renoncer à son égocentrisme pour aller à la rencontre de l'autre et lui permettre de venir vers elle. Il n'y a pas une communication sans croix, de même qu'il n'y a pas d'amour sans souffrance, puisqu'il ne pourrait pas y avoir un véritable dialogue sans un cœur transpercé, ouvert à l'autre. N'est pas l'Esprit un feu ? ... C'est l'amour lui-même celui qui est une peine heureuse, puisqu'il passe par la pauvreté, par le refus ou pour maintenir un pour soi-même, par le renoncement à se prendre par le centre absolu du monde. L'amour crucifie nos rêves de totalité. L'épée qui a transpercé le cœur de María (Lc 2.35) était inévitable dans la mesure où, auditrice de la Parole, elle accepte que cette Parole pénètre en elle et la dynamise (A. Rouet).*

Marie, ouvrière et servante du Royaume, membre actif du mouvement des pauvres. Celle qui proclame le *magnificat*, programme du Royaume de Dieu. Chanson qui peut exprimer la spiritualité de la libération (G. Gutiérrez).

*Nous vivons le temps du contra-Magnificat. Il nous faut simplement lire les textes à l'inverse. Dans toutes parties il résonne l'hymne aux dieux de la mort, les orgueilleux (hautains) se réunissent et ils se fortifient ; les puissants sont soulevés et consolident leurs trônes ; les riches, comblés de biens, jettent aux affamés avec les mains vides ; on éloigne toujours plus bas aux humbles et plus loin de leurs demeures... Sommes-nous prêts, Communautés chrétiennes, à proclamer devant le monde le grand défi du Magnificat ? (G. Casalis).*

Vivre unis aux Cœurs de Jésus et de Marie ça signifie prendre part de sa même passion pour le Royaume !

## 6. Au pied de la croix

Être à côté des crucifiés de l'histoire, de toutes les victimes, c'est la caractéristique fondamentale où convergent la nouvelle spiritualité mariale et la spiritualité de la libération.

*On ne contemple pas ni on vénère pas la mater dolorosa (mère douloureuse) uniquement pour prendre part consciemment, en tant que personnes particulières, dans la passion du Christ afin de vivre sa résurrection; mais, en outre, on fait ceci pour que Marie, comme image de l'Église, inspire aux croyants le désir d'être de côté des croix infinies des hommes pour y mettre haleine, présence libératrice et coopération rédemptrice (S. Maggiani).*

Le Cardinal Martini dans «Notre Dame du Samedi Saint» a fait des réflexions très suggestives sur le présent et le futur de l'Église dans ce transit de siècle et de millénaire (seulement j'ai à main la traduction catalane en *Docd' Esgl 749*) : Où va le christianisme ? L'Église qu'aimons-nous où va-t-elle ? ... Les inquiétudes de tant de croyants actuels, surtout en Occident, souvent frustrés devant les signes appelés de l'«échec de Dieu», ça fait qu'ils éprouvent notre temps comme le Samedi Saint de l'histoire. C'est pour cela qu'il prend une actualité inattendue les véritables motifs qui ont poussé à consacrer le Samedi à la Sainte Vierge Marie. Elle peut nous accorder la consolation de l'esprit, du cœur et de la vie.

*Nous sommes dans le samedi du temps, acheminés vers le huitième jour : entre le déjà et le pas encore nous ne devons pas éviter l'absoluité d'aujourd'hui, avec une attitude de triomphalisme ou, au contraire, du défaitisme. Nous ne pouvons pas nous enfermer dans le vide du Vendredi Saint, dans une espèce de christianisme sans rédemption ; nous ne pouvons pas non plus saisir la révélation pleine de la victoire de la Pâques en nous-mêmes, qu'elle aura son accomplissement au moment de la deuxième venue du Fils de l'Homme.*

Découvrir la nouvelle face de Marie dans le seuil du troisième millénaire nous aide à découvrir la nouvelle face de notre christianisme, plus semblable à l'Église des origines, dans un mot : plus évangélique.

**Jaume Reynés, msscc**

*(Traduit par Fran Oviedo)*

# LE COEUR ET L'ÉPÉE

## 1. L'ICONE VIVANT

Il y a des siècles Saint Jean Damascène offrait ce fin conseil propédeutique: «Si un païen vient et il vous dit: 'Montrez-moi votre foi', amenez-le dans l'église, et montrez-lui la décoration du bâtiment, expliquez-lui la série de tableaux sacrés.»<sup>6</sup>

À vous, bon ami et amie qui m'interpellez sur ce en quoi consiste la Spiritualité des Sacrés Cœurs, je ne peux pas vous faire entrer dans aucune des chapelles de ma paroisse. La vérité est que l'art religieux est un luxe hors de la portée des pauvres. D'autre part les arts figuratives « ont produit peu ou rien véritablement valable dans le domaine de l'iconographie du «Cœur transpercé du Christ». Dans les images du Sacré Cœur de Jésus la figure du Christ s'avère - presque toujours caramélisée, sentimentale, mélancolique. Honnêtement, de telles représentations disent très peu à l'homme contemporain " (A. Tessarolo).

San Agustín admettait déjà : «Nous connaissons même pas la face de la Vierge María». <sup>7</sup> Nous avons hérité une imagerie idéaliste, parfois raciste et réactionnaire. Celles-ci ont été les normes, par exemple, qui ont marqué l'art de la Contre-réforme:

*Il ne faut pas représenter à la mère de Dieu évanouie au pied de la croix, puisque ceci va contre l'histoire et l'autorité des Saints Pères... Que l'image de la Sainte Vierge se ressemble dans le vivant à la Face divine... Et pour que les peintres tirent du naturel l'image de la Vierge avec plus d'exactitude, je proposerai l'exemple qu'il nous a laissé le même Nicéphore : ... pour la couleur il préférerait la couleur miel, les cheveux blonds, yeux perçants avec les pupilles claires et presque la couleur d'olive. Les sourcils pliés et de bonne couleur noire, le nez légèrement long, les lèvres arrondies et pleines de la douceur des mots ; la face ni ronde ni aiguë, mais un tant élargi, la même chose que les mains et les doigts plutôt longs...<sup>8</sup>.*

De cette façon on a aidé à effacer l'image de Marie.

*Il semble comme si, en nous approchant aujourd'hui à la figure de María, nous nous trouvons devant la vieille icône, usée, décolorée, travaillée pour le perce-bois... que nous voulons nous en détacher dans une certaine manière; elle est trop chère pour nous pour la casser parce qu'elle est vieille, ou bien la laisser perdre, ou la mettre au rancart; qui sait, elle se revalorise dans notre cœur avec le temps. Mais au moment de la contempler elle nous laisse insatisfaits : le pas du temps l'a modifiée. Sans doute l'ont touché des mains affectueuses qui lui ont affectueusement donné leur couleur, mais elles lui ont défigurée pour notre amour<sup>9</sup>.*

---

<sup>6</sup> Saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa* 111, 12.

<sup>7</sup> De Trinitate 1, PL 42, 952.

<sup>8</sup> F. Borromeo, *De Pictura Sacra* cité en p. 235 de l'étude que je recommande de P. Amato, "Arte/Iconología", dans *Nouveau Dictionnaire de Mariologie (NDM)* dirigé par Stefano de Fiores et Salvatore Meo. Paulinas. Madrid 1988, pp. 221-239. Dictionnaire de grande utilité pour la mariologie actuelle.

<sup>9</sup> M. Blond, *une face nouvelle de femme. La figure chrétienne de Marie dans l'heure des féminismes*, (RNM). Perpetuo Socorro. Madrid 1989, p 81.



Suivez-moi, si vous voulez bien, par le labyrinthe de ruelles et trous du quartier, par les collines et les ravins de nos communautés... Je vous présenterai une série d'hommes et de femmes, *pareil à un crucifix à vif, Cœur de Jésus plaie vive*<sup>10</sup>.

Si nous leur demandons, ils répondront qu'ils vivent fendus, traversés, arrachés, transpercés, crucifiés. «La croix du peuple. Le peuple crucifié. La croix dans le peuple. Le peuple en croix»<sup>11</sup>.

Si nous nous inclinons sur leur poitrine, nous découvrirons l'épée de l'injustice qui la fend en plein milieu. C'est la danse de l'épée, rapide à tuer, toujours prête pour blesser.

Si nous prenons part de leurs réunions et lisons avec eux les pages souillées de leur bible, nous entendrons qu'ils proclament : «Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la douleur qui me tourmente? Comment ils m'ont maltraité!» (Lamentations 1.12).

*Plus de loi! Ses prophètes même n'obtiennent plus de vision de Yahvé. Ils sont assis à terre, en silence, les anciens de la fille de Sion; ils ont mis de la poussière sur leurs têtes, ils ont revêtu des sacs. Elles penchent la tête vers la terre, les vierges de Jérusalem. Mes deux étaient consumés de larmes, mes entrailles frémissaient, mon foie s'épandait à terre pour le brisement de la fille de mon peuple, quand défailaient enfants et nourrissons sur les places de la Cité. Ils disaient à leurs mères: "Où y a-t-il du pain?" quand ils défailaient comme des blessés sur les places de la Ville, quand ils versaient leur âme sur le sein de leur mère. À quoi te comparer?, qui ressemble, des peuples du Tiers Monde ? À quoi te comparerai-je pour te consoler, patrie malheureuse? Car il est grand comme la mer, ton brisement; qui donc va te guérir? Ceux qui appartiennent au Club des Riches battent des mains, ils sifflotent et hochent la tête. Ils retournent le regard. Sur le sol gisent dans les rues enfants et vieillards, mes vierges et mes jeunes gens sont tombés sous l'épée. (Lamentation 2).*

Si nous écoutons le chanteur populaire, nous découvrirons que « *il porte sur son dos les larmes de son peuple* » (Pablo Neruda) : «*Je te chanterai nuit et jour avant d'aller au panthéon, mais je suis un pauvre manœuvre, je dois aller travailler et je suis venu ici te chanter pour accomplir l'obligation*»<sup>12</sup>. «*Ma mère, tes lamentations m'ont endolori, j'ai le cœur blessé de te voir souffrir autant*»<sup>13</sup>. «*Oh Cœur de Marie, cœur de l'Amérique, ils crucifient de nouveau à ton Fils dans cette région! Nous te voyons engagée avec notre libération*»<sup>14</sup>.

Celui-ci est le parcours que je vous invite à faire, à vous bon ami et amie qui vous intéressez à la Spiritualité des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. À l'occasion du Centenaire de notre Congrégation de missionnaires, je me suis décidé à partager avec vous une partie de tout ce que j'ai recueilli et réfléchi pendant ces années. Je reconnais qu'il n'est pas complet ; il suppose la lecture des autres études de mes compagnons. J'ai dû arracher des heures aux tâches pastorales et formatives. Cela supposait écrire à l'aide d'une bibliothèque pauvre, entre des coupures du courant et du vacarme. Je vis ainsi la spiritualité des Transpercés, ici et maintenant. Je suis un témoin de la souffrance de ce peuple. « Nous tous nous sommes des témoins, entre

<sup>10</sup> P. Casaldàliga l'a dit en parlant de Gaspar García Laviana, M.S.C., mort comme « Commandant Martín » du FSLN le 11-12-1978. Cf. Le vol du Quetzal (VQ). Mais le nôtre. Panama 1988, p 148. Cet évêque, catalan et brésilien, est le poète que je cite le plus, avec lequel je me sens plus identifié. Je recommande deux études récentes sur lui : V. Codyne, « *la théologie poétique Pedro Casaldàliga* » (i) en Rev Lat Teol 12 (1987) 265-284 y (II) 13 (1988) 45-65 ; J.L. Serra, « *Dieu, le peuple et un évêque poète : Pedro Casaldàliga* », CHRISTUS 621 (1988) 41-51

<sup>11</sup> Casaldàliga, VQ p 43.

<sup>12</sup> M. Jordá, la Bible du Peuple. Inst Nac Past Rur. Stgo. Le Chili, p 215.

<sup>13</sup> id. i.c., p 236.

<sup>14</sup> D'une Communauté hondurienne à la Sainte Vierge de Suyapa.

jeux de dés et lances, pendant que la mère pleure sur le fils tombé <sup>15</sup>. Recevez-le de la part d'un homme qui s'est senti demandé expressément de donner raison de l'espérance qui est en moi (1Pe. 3,15).

## 2. DANS UN MONDE SANS COEUR

Beaucoup de monde pense que parler des Sacrés Cœurs aujourd'hui est un langage du XIX<sup>ème</sup> siècle déjà déphasé. Et, depuis une culture sécularisée, ils ont leurs raisons. D'autres, avec un droit égal, ils indiquent si celle-ci n'est pas une des tragédies du siècle XX :

*La détérioration et la faillite des symboles centraux culturels dans la culture occidentale moderne... le centre cassé... L'homme, typique de la civilisation occidentale du XX<sup>e</sup> siècle, il s'est isolé lui-même dans un désert urbain ou stérile métropolitain aussi dépourvu de communion humaine qu'il pourrait l'être dans une île déserte... Il a perdu son centre ; - il est soumis au fonctionnalisme ; c'est le robot, l'homme-machine avec un cerveau électronique. Les valeurs de base qu'il a estimées convenues elles tombent devant l'assertion économique moderne dont la sécurité est la « seule chose nécessaire ». Et dans la lutte pour elle, il trouve qu'il a perdu son cœur. Il a perdu la faculté d'un amour profond et durable (Arita Dopkins)<sup>16</sup>.*

*« Nous ne vivons pas à partir du centre de notre personne, mais extrapolés et aliénés. Pour ce motif nous ne nous trouvons pas nous-mêmes comme chez nous, mais en fugue du cœur (J. Becker)<sup>17</sup>.*

Dans un monde superficiel et déshumanisé comme le nôtre, « nous devons énoncer les vérités qui viennent du centre <sup>18</sup>, parler à nouveau du « cœur » dans le sens authentique. C'est pour cela qu'on revient à la formule unitaire de l'anthropologie biblique: *Le cœur est l'homme et l'homme est cœur.* « *Le cœur de l'homme désigne toute sa personnalité consciente, intelligente et libre* » (J. De Fraine).

Jean Paul II utilise ce langage du cœur :

*Le mystère intérieur de l'homme -en langage biblique et non biblique- on l'exprime aussi avec le mot « cœur». Le Christ, Rédempteur du monde, est celui qu'il a pénétré, de manière extraordinaire et unique, dans le mystère de l'homme et il est entré dans son cœur " (RH, 8)<sup>19</sup>.*

*Cœur est un mot source et originel, générateur. Un mot qui nous remet au centre, au noyau, à l'intimité et qui, par conséquent, signifie la totalité... Parler du cœur c'est de parler de la personne, plus précisément du mystère de la personne, auquel on n'a pas accès par le désir ou la logique, mais par la révélation. En parlant du Cœur de Jésus on évoque Jésus de Nazareth, au Christ de Dieu, dans ce qu'il a de plus intime. On parle du centre de sa personne, qui est pleine du mystère de Dieu, à travers laquelle Dieu lui-même s'est ouvert, s'est livré et donné... L'amour de ce cœur, de cette personne, est la*

---

<sup>15</sup> Casaldàliga, « **Le temps et l'attente** » (TOI). Sel Terrae. Santander 1986, pp. 62-63.

<sup>16</sup> Arita Dopkins, « Base des Écritures pour la théologie du Sacré Cœur » dans Inst Int CJ, Cor Christi (CC). Bogota 1980, pp. 230-231. - Cf. aussi A. Di'ez-Machado, « le cœur dans la Bible : symbole de la personne », en E.J. Cuskelly, Avec un cœur humain (CH). Amigos del Hogar. Santo Domingo, pp. 33-54.

<sup>17</sup> id. i.c., p 236.

<sup>18</sup> E. Glotin, « la mystique du Cœur de Jésus dans la conjoncture ecclésiale », CC, pp. 763770 en citant à H. Urs Bonn Balthasar. « Il s'agit de toute vérité, dès qu'il vient du centre ».

<sup>19</sup> Redemptor Hominis (RH), 8.

*grande nouveauté de la Nouvelle Alliance... L'amour du Cœur de Jésus est la clé interprétative de l'univers et de l'histoire du salut*<sup>20</sup>.

Le Père Arrupe défend que, encore aujourd'hui,

*Il n'est pas possible de trouver dans les pages du Nouveau Testament un mot qui plus rapidement et plus précise, avec autant de profondeur et chaleur humaine, s'approche à une définition du Christ que son « cœur»... Les signes extérieurs, ses paraboles et discours, la vie toute du Christ tel qu'on nous propose dans les évangiles ne sont pas pleinement compréhensibles ni compris dans toute sa signification profonde que s'ils sont lus depuis leur cœur*<sup>21</sup>

La spiritualité des Cœurs peut encore être aujourd'hui « *le chemin réel, qui réunit la multiplicité dans l'unité* »<sup>22</sup>.

L'image du Cœur du Christ exprime pour l'homme moderne, menacé continuellement par le non-sens du désespoir, le vide, la douleur et le décès, un dernier refuge... Le seul lieu où l'homme n'est pas désespéré, parce qu'il ne s'agit pas d'une conquête à tour de bras, mais d'un cadeau reçu gratuitement.

Il faut, toutefois, faire beaucoup d'attention à ne pas tomber dans un spiritualisme aliénant. Parce que notre monde n'est pas seulement un monde qui a perdu le cœur (l'intimité personnelle) comme centre, mais il transperce, en outre, le cœur de millions d'hommes et femmes, comme s'ils n'avaient pas un cœur.<sup>23</sup>

Il est imposé, donc, que nous placions notre parcours dans le Tiers Monde où nous vivons.

### **3. L'AMÉRIQUE LATINE, CULTURE DU COEUR TRANSPERCÉ**

Voici qu'on accomplit 500 années du choc violent entre la culture occidentale «du cerveau et l'épée» et la culture amérindien «du cœur et le sentiment».

Les indigènes de l'Hispaniola étaient «*des gens douces et pacifiques et sans armes*»... Les Espagnols tuaient en quantité, «*pour la seule raison de pour prouver ses épées*». Les Indiens

*étaient écorchés et sucés » pour « qu'ils marchent habillés en soie jusqu'aux chaussures, et pas seulement eux, mais ses mulets, une soie que nous pensons que si elle était bien*

---

<sup>20</sup> María Cl. Bingemer, « O amor que desce do alto. La miséricorde du Cœur de Jésus et l'option pour les pauvres » en Un cœur nouveau pour un monde nouveau (CNMN). Conf. I Cong. Nac. ESP. CJ. Ed. Loyola, São Paulo, le Brésil 1989, p 56. Cf. aussi K. Rahner, « Le coeur comme centre le plus intime », Christus 35 (1988) 300-301.

<sup>21</sup> . « ... Ce n'est pas un archaïsme piétiste de nous référer au Christ dans son coeur pour synthétiser dans un mot tout l'ensemble de valeurs que nous entrevoyons dans sa personne. Il n'y a pas aucune autre expression qui suggère mieux 'la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur de l'amour du Christ, qui dépasse toute connaissance'(Ef 3.18). Ni le Logos de Saint Jean, ni Sagesse, ni Fils de l'Homme, ni Messie. Ni même les définitions qu'en sens métaphorique Jésus lui-même est appliqué à lui-même : chemin, vérité, vie, lumière, bon berger, vigne, pain, etc. Le même Jésus, quand loin de toute métaphore a voulu être décrit dans ses sentiments les plus profonds, il a fait appel au langage le plus compréhensible : « mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de coeur » (Mt 11.29) (P. Arrupe, « le coeur du Christ centre du mystère chrétien et clef de l'univers » reproduit en CH, PP. 73-94).

<sup>22</sup> . Analyse de l'école normande de spiritualité, celle de Saint Jean Eudes et de Jean Aumont du siècle XVIII français, cité par E. Glotin, CC, p 765, remarque 6.

<sup>23</sup> Cf. J. Batiste Libanio, « L'amour miséricordieux du Cœur du Christ et la liberté intégrale de l'homme », en CNMN, espec. 91-93. Il est curieux d'annoter que l'Ancien Empire Égyptien disait déjà des pauvres « qu'ils n'ont pas coeur », ou l'Europe des indigènes « découverts » qui « n'avaient pas d'âme ». C'est à dire, qu'ils n'étaient pas considérés comme personnes. Cf. A. Néher, *Moisés et la vocation juive*. Aguilar. Madrid.

*pressée, il jaillirait sang d'Indiens, parce que tous les frais et les excès très superflus qu'on fait ici, tous ils sortent des entrailles de ces Indiens misérables*"<sup>24</sup>.

*Toutes ses guerres sont un peu plus que des jeux de cannes et encore d'enfants ", tandis que les chrétiens « avec leurs chevaux et épées et lances » « faisaient des paris sur qui ouvrirait un homme en plein milieu d'un coup de couteau, ou bien lui coupait la tête sur un poteau, ou lui découvrait les entrâines (B. des Casas)*"<sup>25</sup>.

Les Aztèques du Mexique avaient une culture de « fleur et chanson », « jade et plumes ". La poésie, l'art et le symbole étaient un cadeau des dieux, chemin pour arriver à la divinité, les seuls mots vrais que l'homme peut prononcer sur la terre»<sup>26</sup>. «*Ils ne traitaient pas autant de vivre riches, que de vivre heureux et satisfaits*» (L. de Gomara)<sup>27</sup>.

Sa plus grande gloire était de mourir d'accouchement, dans la guerre ou sacrifiés aux dieux :

*Il n'y a rien ont comme la mort en guerre, rien comme une mort fleurie : il a été aimé par l'auteur de la vie et il veut la voir mon cœur. Pierre de fin jade, petit bijou admirable, précieux entre ce qu'il y a de plus précieux est ton cœur, oh donneur de la vie, Qu'est-ce que je pourrais dire à ton côté?»*<sup>28</sup>.

Ils croyaient être un peuple choisi pour éloigner l'apocalypse avec l'offrande de cœurs vivants. Les conquérants, par contre, montraient de la répugnance par le sang frais dans les banquets et les sacrifices et ils la renversaient incontrôlément dans le champ de bataille. Ils adoraient l'or, qui est des «ordures et de l'excrément des dieux", et ils coupaient des cœurs plus que personne pour l'obtenir.

Le choc des deux mondes a fait sauter du sang abondant. Casaldàliga a ainsi complété les vers triomphalistes de José María Pemán : « *Ils portaient l'épi » (et aussi l'épée). « Ils portaient la rose » (avec beaucoup d'épines). « Et les commandements » (tous enfreints). « Et l'avemaría » (inondation de malheurs pour l'Amerindia !)* »<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> . « Lettre que plusieurs Pères de l'Ordre de Saint-Domingue et de Saint François, résidents dans l'Île Hispaniole, ont écrite à Mr. de Xévrès ", en P. de Cordoue, Doctrine Chrétienne et Lettres. Bibl de Classiques de dominicains, III. Saint-Domingue 1988, pp. 168 et 179.

<sup>25</sup> Bartolomé de las Casas, Brève Relation de la Destruction des Indes. Fontamara. Barcelone 1979, p 38.

<sup>26</sup> M. León-Portilla, *Chansons et Chroniques de l'ancien Mexique*. Histoire 16. Madrid 1986, p 119. - « Il est certain que dans beaucoup de situations la poudre s'est avéré décisive face à la lance, le brigantin face à la petite embarcation, la cavalerie face à l'infanterie, le métal, en définitive, face à la pierre - et en ce sens il est légitime de parler d'une confrontation pas deux cultures, mais entre deux âges de l'humanité. Mais ce qui bat et désorient définitivement aux empires du Soleil c'est avant tout la « guerre totale " de Cortés face à la « lutte rituelle » et pactisée (guerre fleurie) avec laquelle les téotihuacanes et les tlaxcalteques s'exerçaient et ils fournissaient périodiquement de prisonniers. C'est ainsi que le massacre tactique vainc face au sacrifice liturgique, la vision linéaire face à l'interprétation cyclique de l'histoire, le « système » européen face à l'« ordre » Américain sidéral, la Volonté face au Destin. Une société parfaitement intégrée et théocratique succombe devant une culture plus individualiste et sécularisée mise au service d'un Dieu jaloux et exclusif dont la « psychologie » les Aztèques ne parvenaient pas à comprendre. Un conflit dramatique, à la fois géologique et gnoséologique, où les Espagnols représentent l'expérience ouverte (adaptative) et la raison orientée (instruments), face à l'expérience fermée (traditionnel) et la raison ouverte (cosmique) incarnée par les Aztèques ", X. Rubert de Ventós, *Le labyrinthe du caractère espagnol*. Planète. Barcelone 1987, p 20.

<sup>27</sup> Histoire Générale des Indes. Rivadeneyra. Madrid 1852, p 310.

<sup>28</sup> R. Godoy - A. Olmo, Textes de chroniqueurs des Indes et Poèmes Précolombiens. Ed. Nacional. Madrid 1979, pp. 90-92.

<sup>29</sup> TE, p 117.

Les mayas disaient que, « avec l'arrivée des conquérants, le temps est devenu fou », a perdu son rythme naturel.

*Parce que les « très chrétiens » sont arrivés ici avec le véritable Dieu ; mais celui-là a été le principe de notre misère, le début de l'impôt, le principe de l'« aumône », la cause dont sortirait la discorde occulte, le principe des luttes avec des armes de feu, le principe des violations, le principe des dépouillements de tout, le principe de l'esclavage par les dettes, le principe des dettes collées aux dos, le début de la dispute continue, le principe de la souffrance... Mais il arrivera le jour où les larmes de leurs yeux arrivent jusqu'à Dieu et la justice de Dieu baisse d'un coup sur le monde (Chilam Balam de Chumayel)<sup>30</sup>.*

Puebla affirme que toute la culture latino-américaine

*est scellée particulièrement par le cœur et son intuition. Elle s'exprime, non tant dans les catégories et l'organisation mentale des caractéristiques des sciences, que dans le façonnement artistique, dans la piété faite vie et dans les espaces de coexistence solidaire (n. 17 et 413-414).*

Depuis le début, malheureusement, nous avons été un peuple ouvert et pénétré. « La lance espagnole, haïtienne, la lance américaine, les lances multinationales ont ouvert nos « flancs ». Avant, les forces impériales contre le Christ elles se sont rassemblées, elles ont transféré son cœur croyant qu'il est subversif.

Qu'est-ce que vous en tirez, chers amis, de ces forces qui ont péché ?<sup>31</sup>.

Les gens continuent à courir avec ses entrailles en l'air.<sup>32</sup> En conséquence il ne surprend pas qu'ils s'identifient facilement avec la spiritualité des Transpercés:

*Cœur du Christ, cœur du Peuple, les deux transpercés et les deux ouverts ». « Ils nous ont mis sur une croix cloués pieds et mains, en mourant lentement sans pouvoir nous mobiliser. Toi qui es mère et qui as le cœur transpercé, donne de réconfort à tes fils qui sont en gémissements et en pleurant<sup>33</sup>.*

C'est un culte au Jésus « vaincu et battu », qui a favorisé le fatalisme.

*Dans notre contexte latino-américain, la vision réparatrice coloriste n'a jamais servi la cause d'un mouvement libérateur quelconque. Bien au contraire, il a aidé à maintenir une situation de stagnation et accommodation sociale (J. Batiste Libanio)<sup>34</sup>.*

---

<sup>30</sup> Publié en Historia 16. Madrid 1986, p 68

<sup>31</sup> Poèmes populaires higüeyènes, Santo Domingo.

<sup>32</sup> Comme les indigènes décrivent le massacre du plus grand Temple du Mexique : « Puis étant les choses de cette manière, tandis qu'on jouit de la festivité..., à ce moment précis les Espagnols prennent la détermination de tuer aux gens... À ceux-là ils blessent dans les cuisses, à ceux-ci dans les mollets, à ceux de plus loin dans plein abdomen. Toutes les entrailles sont tombés par terre. Et il y avait encore certains qui couraient en vain: ils entraînaient les intestins et ils paraissaient s'embourber les pieds en ces derniers... Le sang des guerriers courait comme s'il était de l'eau: comme de l'eau qui devient une mare, et la fétidité du sang était soulevée en l'air, et des entrailles qui paraissaient être entraînées " (M. León-Portilla, *Chroniques indigènes. Vision des vaincus*. Historia 16. Madrid 1895, pp. 107-109.

<sup>33</sup> Chanson des Communautés Fátima, Santiago, de R. Dominicaine.

<sup>34</sup> Art. cit. p 91. - Un poète populaire décrit ainsi au Christ Mort : "*Viendo a Jesucristo muerto Al pie de la cruz se sentó. Cinco mil y cinco llagas En su cuerpo encontró. La Virgen de él le quitó Cinco mil gramos de sangre, Cual cortina lo envolvió. Las manos tenía hendidas, Los huesos descoyuntados, Descalzos contra el madero Sus dos finos pies clavados; El pecho rasgado a lanza Y los dos ojos cerrados*". « En voyant Jésus-Christ mort Au pied de la croix il s'assit. Cinq mille et cinq blessures Dans son corps il a trouvé. La Vierge lui a enlevé Cinq mille grammes de sang, Quel un rideau l'a enveloppé. Il avait les

*Ce Jésus abattu n'est plus que la représentation de l'Indien vaincu, de ce pauvre de tous les peuples dans lesquels, depuis Cortés, il n'a rien changé ; c'est le misérable des immenses faubourgs de toutes les grandes villes... Tous ils trouvent une raison pour se résigner à son sort, et pour accepter leur destination de peuple vaincu et abattu... La production et la diffusion de telles représentations et d'images correspondent à l'intérêt lui-même du pouvoir... ET si, à côté de l'homme abattu, la Sainte Vierge des Douleurs offre aux regards de la foule sa poitrine transpercée, c'est parce qu'elle personnifie à toutes ces femmes prématurément vieilles par les larmes qu'elles doivent verser pour leurs maris et leurs fils, et aussi pour elles-mêmes, puisque les luttes pour la libération coûtent chères, très chères<sup>35</sup>.*

Celui-ci est le problème de la religion populaire. Une foi sincère, soufferte, transpercée, qui a besoin d'entrer dans un processus de libération, capable d'engendrer l'espoir du changement personnel et social.

La poétesse colombienne Carmiña Navia ingénument pose une question à la Sainte Vierge de Guadeloupe : « *Qu'est-ce que tu vas faire, toi amie de Juan Diego ? Vas-tu nous aider à sortir de l'enfer qu'ils ont créé en Amérique latine les dieux du pouvoir et de l'argent ?* »

Ou bien le cubain Nicolás Guillén dans une prière plus sécularisée à la Sainte Vierge du Cuivre:

*Vierge de la Charité, que depuis un rocher de cuivre donnes l'espoir au pauvre et la sécurité au riche. Dans ta bonté créole, oh mère !, j'ai toujours cru, c'est pourquoi je demande de toi que si cette bonté m'atteint donnes au riche l'espoir, et à moi donne la sécurité<sup>36</sup>.*

**Jaume Reynés, msscc**

*(Traduit par Francisco J. Oviedo)*

---

mains fendues, Les os déboîtés, Déchaussés contre le madrier Ses deux fins pieds cloués ; La poitrine déchirée par la lance Et les deux yeux fermés ". (« Les sept épées des douleurs de la Sainte Vierge Marie », cit. en J. Miguez Bonino, *Jesús. Ni vaincu ni monarque céleste* (JNVNMC). Terre nouvelle. Buenos Aires, pp. 68-69).

<sup>35</sup> G. Casalis, JNVNMC, p 120. - Cf. dans le même livre l'art. de S. Trinité, *Cristología-Conquista-Colonización*, pp. 89-110. - « Cette promptitude de nos gens pour s'identifier avec le Christ Crucifié est-elle l'expression d'une conscience de la souffrance inexorable? ¿Est-il un signal de passivité et résignation, de conformisme avec la situation pénible où vivent-ils? ¿Ou plutôt est-elle l'expression d'un peuple qui prend conscience de la douleur, de l'oppression et du dédain qu'il souffre? Marqué par les blessures et cicatrices, de la douleur et la lutte, nos gens s'approchent au Christ Crucifié comme à un allié du peuple, comme à un compagnon, à quelqu'un souffrant égal à eux-mêmes » (Frans Damen, « Faire de la théologie de la croix en Amérique latine », *CHRISTUS* 583-584 (1985) 4-5. - « La croix a été traditionnellement la festivité du peuple " (J. Sobrino). On peut en faire, au moins, deux interprétations du fait : a) Le peuple se refléterait lui-même dans le destin du Christ ; b) L'intuition de que celle-ci est la vérité centrale du christianisme. Cf. V. Girardi, *la théologie de la croix en A.L.*, l. c., pp. 39-43.

<sup>36</sup> N. Guillén, *Oeuvre poétique 1958-1972*. La Havane. Inst Cult Lib, 1973. t. 11, p 180.